

09/09/09

## La Souricière

Agatha Christie / Adaptation de Fabrice Gardin

### Acte I

#### Scène 1

Pendant que les lumières s'éteignent dans la salle, on entend la musique de "Three Blind Mice". (Version boîte à musique)

Le rideau se lève sur la pièce principale du Manoir Monkswell en fin d'après-midi, il fait sombre. On voit tomber la neige par la fenêtre du fond. Dans la cheminée à jardin, le feu est allumé. Bien visible dans la pièce, un grand panneau fraîchement peint, "Manoir Monkswell". La radio est allumée.

**Radio :** D'après Scotland Yard, le crime a eu lieu au 24, Culver Street, Paddington à Londres. La victime se nomme Maureen Lyon. La police recherche un homme qui aurait été vu sortant de l'immeuble. Il portait un pardessus foncé, une écharpe claire et un chapeau mou.

(Mollie Ralston entre par le hall d'entrée, fond jardin. Elle allume les appliques. Elle dépose son sac et ses gants sur le fauteuil, puis traverse la pièce jusqu'au secrétaire. Elle y range un petit paquet.)

**Radio :** ... Automobilistes, prenez garde aux routes bloquées par le verglas. La neige va continuer de tomber de manière abondante. Il y a des risques de gel sur l'ensemble du pays, en particulier sur la côte Nord-est de l'Écosse.

(Mollie récupère son sac et un gant et sort par le hall d'entrée à jardin, elle enlève son manteau et revient.)

**Mollie :** Qu'il fait froid ici...

(Elle remonte vers la fenêtre, tâte le radiateur. Elle regarde autour d'elle et remarque le grand panneau. Elle le prend, le place sur la banquette fond. Quelques pas en arrière, approuvant de la tête.)

**Mollie :** Qu'est-ce que ça donne ? C'est joli ! On dirait presque un travail professionnel. Il est trop fort ! Je sens qu'on va être heureux. (Elle lit la phrase tout haut) Manoir... Ça alors... Il a oublié le "S". Giles ! (Elle regarde sa montre.) Tant pis ! Trop tard ! On ne va pas avoir le temps de recommencer un panneau ! Ah ! Les hommes...

(Mollie monte rapidement l'escalier vers les chambres fond cour. Giles entre par le hall fond jardin. Il tape des pieds pour faire tomber la neige, il regarde dans la pièce et puis ouvre le coffre de chêne dans l'entrée et y met un grand paquet cadeau. Il entre dans la pièce, jette son pardessus foncé, son écharpe claire et son chapeau mou sur la chaise. Puis il va éteindre la radio qui était restée allumée jouant un air d'époque.)

**Giles :** Mollie ! Mollie ! Tu es là ?

(Mollie revient par la voûte fond jardin. Elle porte un panier avec des bûches.)

**Mollie (gaiement) :** Je suis en train de faire tout le travail, espèce de lâcheur !

**Giles :** Allons, laisse ça ! Tu veux que j'aille charger le poêle de la cuisine ?

**Mollie :** C'est fait !

**Giles :** Tu es parfaite ! (Il l'embrasse) Bonjour, mon ange. Ton nez est tout froid !

**Mollie :** Je viens de rentrer.

**Giles :** Ah bon ! Tu es sortie ? Par ce temps ?

(Il lui prend des mains le panier avec les bûches, il en dépose dans la cheminée.)

**Mollie :** Oui. J'avais oublié certaines choses... pour les repas... Je suis descendue au village. Tu as trouvé le grillage pour le poulailler ?

**Giles :** Non. Ils n'avaient pas ce que je voulais. Alors, je suis allé à un autre dépôt, mais ça ne me convenait pas non plus. Pratiquement toute une journée de fichue, et je suis complètement gelé ! Un véritable enfer ! La voiture ne tenait pas la route, je dérapais, mais... je contrôlais... Tu aurais du me voir au volant... Un grand champion !

**Mollie :** Giles ! Tu dois faire attention !

**Giles :** Mais oui ! Tu es jolie quand tu t'inquiètes pour moi !

**Mollie :** Ça ne me fait pas rire ! (Elle se dégage et va au divan.)

**Giles :** Je parie que demain nous serons bloqués par la neige.

**Mollie :** Oh non ! Pourvu que la tuyauterie ne gèle pas !

**Giles :** Il faudra pousser la chaudière. (Il touche le radiateur.) Hum. Ce n'est pas brillant. Je voudrais bien qu'ils aient livré plus de charbon. Mais avec ce temps, ils ne viendront plus aujourd'hui.

**Mollie :** J'aimerais tellement que tout se passe bien dès le début ! Les premières impressions sont tellement importantes !

**Giles (descendant vers le côté jardin du divan) :** Tout est prêt, non ?

**Mollie :** J'espère.

**Giles (Il s'assied dans le divan) :** Personne n'est encore arrivé ?

**Mollie :** Dieu merci, non.

**Giles** : Mme Barlow n'est plus là ?

**Mollie** : Non. Je l'ai croisée en arrivant, elle se dépêchait de rentrer chez elle à cause du temps. Elle était si pressée qu'elle avait laissée la radio allumée ici ...

**Giles** : Elle t'a tout laissé sur le dos ! Ma pauvre chérie !

**Mollie** : Elle "nous" a tout laissé sur le dos ! Mon pauvre chéri ! Je te rappelle que nous sommes partenaires.

**Giles** (il veut se lever) : Tant que tu ne me demandes pas de faire la cuisine !

**Mollie** (elle le retient et se lève) : Non, non, ça, c'est mon domaine. Et puis, nous avons des tas de boîtes de conserve.

**Giles** : Quoi ? Écoute, je ne sais pas si les boîtes...

**Mollie** : Pour le cas où nous serions bloqués par la neige. Giles, tu crois que ça va fonctionner ?

**Giles** : Tu regrettes ? Peut-être que nous aurions dû vendre cette maison quand ta tante nous l'a léguée plutôt que de nous entêter à en faire une pension de famille.

**Mollie** : Non, je ne regrette pas. J'ai un peu peur. C'est normal, non ? Mais je suis ravie. Je suis certaine que nous allons être heureux. A propos, regarde-moi ça !

(Elle pointe le panneau d'un doigt accusateur.)

**Giles** (Il se lève, va à jardin du divan) : C'est pas mal, hein ?

**Mollie** : C'est un désastre, tu veux dire !

**Giles** : Quoi ?

**Mollie** : Tu ne vois pas ? Tu as oublié le "s". Tu as mis Monkwell au lieu de Monkswell.

**Giles** : Monkwell, c'est joli aussi...

**Mollie** : Tu mérites une punition. Va secouer la chaudière !

**Giles** : Il faut que je traverse la cour glacée !

**Mollie** : Une punition a des inconvénients... sinon ce n'est pas une punition !

**Giles** : Et si je lui calais carrément l'estomac pour la nuit ?

**Mollie** : Pas question. (Elle va au secrétaire.) Il est beaucoup trop tôt, pas avant dix ou onze heures, ce soir.

**Giles** : Bien mon général !

**Mollie** : Dépêche-toi. Les pensionnaires peuvent arriver d'une minute à l'autre, maintenant.

**Giles** : Les chambres sont prêtes ?

**Mollie** : Oui. (Elle s'assied devant le bureau et prend un papier.) Madame Boyle : la chambre de devant avec le lit à colonnes. Le Major Metcalf : la chambre bleue. Mademoiselle Casewell : la chambre Est. Monsieur Wren : la chambre en chêne.

**Giles :** Je me demande à quoi tous ces gens vont ressembler. On aurait peut-être dû demander un loyer d'avance.

**Mollie :** Mais non. Il n'y a pas de raison... Enfin... je suppose.

**Giles :** Nous sommes des amateurs ! Nous ne connaissons pas toutes les règles.

**Mollie :** Écoute ! Ils ne vont pas arriver tout nus; s'ils ne paient pas, nous garderons leurs bagages. C'est aussi simple que ça.

**Giles :** Je l'espère ! Mais je regrette de ne pas avoir insisté sur ces cours de gestion par correspondance. Administrer un hôtel, c'est un métier ! Et si leurs valises sont remplies de briques enveloppées dans des journaux ! On aura l'air malin.

**Mollie :** Tu construiras un nouveau mur dans le jardin !

**Giles :** Ce n'est pas drôle !

**Mollie :** Je le sais bien. Moi aussi, je suis un peu tendue, mais ils ont tous écrit d'endroits très recommandables.

**Giles :** Les mauvais domestiques ont souvent de merveilleux certificats truqués. Qui nous dit que ces gens-là ne sont pas des criminels recherchés par la police...

**Mollie :** Quelle idée !

**Giles :** Des malfrats qui veulent se mettre au vert, dans un endroit calme et isolé, ni vu ni connu...

**Mollie :** Je me fiche de ce qu'ils sont, pourvu qu'ils nous paient leurs 15 guinées par semaine.

**Giles :** Tu es une formidable femme d'affaires, Mollie ! (il va vers le panneau et le prends) Je vais accrocher ma merveilleuse pancarte.

(Giles sort par la voûte fond jardin, portant le panneau. Mollie allume la radio.)

**Radio :** ... d'après Scotland Yard, le crime a eu lieu au 24 Culver Street, à Londres. La victime est madame Maureen Lyon. (Mollie traverse jusqu'au fauteuil où Giles a laissé ses affaires.) La police recherche pour interrogatoire un homme qui aurait été vu dans les environs, portant un pardessus sombre... (Mollie prend le pardessus de Giles) une écharpe claire... (Elle prend l'écharpe de Giles) et un chapeau mou. (Elle prend le chapeau de Giles et sort par la voûte fond jardin.) Automobilistes, les routes restent bloquées par le verglas. (On sonne à la porte d'entrée.) On s'attend à ce que la neige continue de tomber, toujours aussi dense, et il y aura des risques de gel sur l'ensemble du pays... (Mollie entre, traverse la scène, éteint la radio, et sort en courant fond jardin.)

**Mollie (off) :** Bonjour, Monsieur... Entrez... Je vous en prie. Soyez le bienvenu.

**Christopher Wren (off) :** Merci infiniment.

(Christopher Wren entre par la voûte fond jardin avec une valise qu'il place sur la table. Mollie entre et va jusqu'au milieu de la scène.)

**Christopher Wren :** L'horreur ! L'horreur absolue ! Il fait un temps tout à fait détestable. Le voyage du pays de Galles jusqu'ici fut une véritable épopée. Mon taxi a déclaré forfait à la grille de votre propriété. Il n'a pas osé s'engager sur le chemin. Aucun goût du risque. (Allant vers Mollie.) Ne seriez-vous pas Madame Ralston ?

**Mollie :** Oui. Et...

**Christopher Wren :** Ravi. Vous m'en voyez ravi. Cet endroit est absolument délicieux !

**Mollie :** Merci.

**Christopher Wren :** Vous ne ressemblez en rien à l'image que je m'étais fait de vous. Je vous imaginais en veuve retraitée, une veuve de général de l'armée des Indes. Terrifiante, un peu hautaine, et je pensais que l'endroit serait envahi de vieux bronzes des Indes. Et puis... pas du tout ! Au contraire, c'est divin. (Il traverse toute la scène.) Tout à l'air divin. Ravissantes proportions. (Pointant son doigt vers le petit bureau.) C'est un faux ! (Pointant la petite table) Par contre, ce canapé est authentique ! Je sens que je vais adorer cet endroit. (Il se déplace devant le fauteuil.) Vous n'auriez pas des fleurs en cire, ou des oiseaux de paradis ?

**Mollie :** Hélas non...

**Christopher Wren :** Quel dommage ! Enfin, ça ne fait rien. Vous avez peut-être un buffet, un buffet d'acajou couleur pourpre, avec de grands fruits sculptés dans la masse ?

**Mollie :** Oui, nous avons quelque chose de ce genre dans la salle à manger.

(Elle indique la porte à la face jardin.)

**Christopher Wren (suivant son regard) :** Là ? (il va vers la porte et l'ouvre) Il faut que je le voie. (Il pénètre dans la salle à manger. Mollie le suit. Giles entre par la voûte fond jardin. Il regarde autour de lui, soupèse la valise. Entendant des voix qui viennent de la salle à manger, il ressort fond jardin.)

**Christopher Wren :** Absolument parfait ! Quelle merveille ! (Il revient, suivi par Mollie) C'est exactement le même que chez ma grand-mère dans le yorkshire.

**Mollie :** Ça alors !

**Christopher Wren :** Campagnard. Absolument parfait. Véritable berceau de respectabilité. Mais ! Qu'est-ce que c'est ? (il regarde de nouveau à l'intérieur de la salle à manger) Mais oui, j'ai bien vu. Qu'est-ce que c'est que ces petites tables ? Pourquoi pas une grande table de milieu en acajou ?

(Giles entre et va vers fond cour, Mollie l'arrête.)

**Mollie** : Nous avons pensé que nos pensionnaires préféreraient les petites tables... Je vous présente mon mari.

**Christopher Wren** (Remontant vers Giles et lui serrant longuement la main) : Absolument ravi. Quel temps affreux, n'est-ce pas ? On se croirait à l'époque de Dickens. Il faut être bâti comme un lutteur de foire pour résister à cette tempête. (Il se tourne vers Mollie.) Évidemment, Mme Ralston, vous avez tout à fait raison. (Regard étonné de Mollie) Pour les petites tables ! Je me suis laissé emporter par mon sens inné de l'esthétique. Si vous aviez une grande table de milieu en acajou, vous seriez tenue, absolument tenue d'avoir la famille assortie pour mettre autour. (Il se tourne vers Giles.) Le père, beau et sévère, avec une grande barbe; la mère, fanée et prolifique, onze enfants d'âges assortis, tous plus laids les uns que les autres; une lourde gouvernante sinistre, et quelqu'un qu'on appellerait 'pauvre Berthe', une lointaine cousine, pauvre et malade, à qui on fait faire n'importe quoi dans la maison, mais alors n'importe quoi... mais qui est très, très reconnaissante qu'on lui ait donné un foyer !

**Giles** (qui s'est déjà fait son opinion.) : Je vais monter votre valise. (Il va prendre la valise. A Mollie.) Tu m'as dit la chambre en chêne ?

**Mollie** : Oui.

**Christopher Wren** : J'espère qu'elle a un lit à colonnes avec des petites roses de Perse !

**Giles** : Hé non.

(Giles sort par le fond cour et monte l'escalier avec la valise.)

**Christopher Wren** : Je sens que votre mari ne va pas m'aimer. (Faisant quelques pas vers Mollie.) Il était dans quoi ? La marine ?

**Mollie** : Oui.

**Christopher Wren** : Je l'aurais parié. Les marins sont beaucoup moins tolérants que les fantassins et les aviateurs. Il y a longtemps que vous êtes mariés ? J'espère que vous êtes très amoureux ?

**Mollie** (froidement) : Nous sommes mariés depuis juste un an. (Allant vers l'escalier fond cour) Peut-être aimeriez-vous monter voir votre chambre ?

(Il se déplace devant le divan.)

**Christopher Wren** : D'accord, j'admets que ma question était impertinente. Mais je souhaite vraiment obtenir une réponse. Voyez-vous, je veux tout connaître des gens. Oui, je trouve que les gens sont tellement... attirants ! Vous ne pensez pas ?

**Mollie** : Je suppose qu'il y en a qui le sont et... d'autres qui le sont moins.

**Christopher Wren** : Je ne suis pas du tout d'accord avec vous. Je trouve qu'ils sont tous intéressants, parce qu'on ne sait jamais vraiment à quoi ressemble un être humain, ou ce qu'il est vraiment en train de penser. Par exemple, "vous", vous ne savez pas du tout à quoi je pense en ce moment, n'est-ce pas ? (il sourit comme à une plaisanterie secrète.)

**Mollie** : Non. Je n'en ai pas la moindre idée. (Elle descend vers la table du divan et prend une cigarette de la boîte. Elle en offre une à Wren presque sous son nez.) Cigarette ?

**Christopher Wren** : Non ! Non, je crois que les seules personnes qui sont susceptibles de savoir ce que pensent les autres sont les artistes. Mais, ils ne savent pas pourquoi ils le savent, ça fait partie de leur nature... Évidemment, si ce sont des peintres... Ça ressort... (Il s'assied sur le bras droit du divan.) sur le tableau !

**Mollie** : J'imagine... que vous êtes Mr Wren ?

**Christopher Wren** : Comble de la désolation ! Je ne suis jamais fichu de commencer par le commencement ! Oui, je suis Christopher Wren... Comme le célèbre architecte, oui, oui ! Ne riez pas ! Mes parents formaient un couple d'un romanesque pas permis. Leur vœu le plus fou était que je devienne un architecte célèbre. Alors ils ont eu l'idée géniale de me baptiser Christopher... ce qui revenait à effectuer la moitié du boulot, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

**Mollie** : Et vous êtes devenu architecte ?

**Christopher Wren** : Oui ! Enfin, presque. Il me manque quelques bouts de diplômes de rien du tout.

**Mollie** : Comme quoi, les vœux pieux sont parfois exaucés. (Mollie est incapable de retenir un sourire.)

**Christopher Wren** : Ne croyez pas que ce nom me facilite la vie. Il est évident que je n'aurai jamais le talent de l'original. Celui qui rebâti Londres en ...

**Mollie** : 1666 !

**Christopher Wren** : Mais devais-je laisser là ma vocation parce qu'il y avait déjà eu « un » Christopher Wren ? Bien entendu, tout le monde se moque gentiment de moi... mais... qui sait... il se pourrait qu'un jour... Peut-être que « Les Clapiers Préfabriqués Chris Wren » seront célèbres à travers le monde. Et alors rira bien qui rira le dernier ! (Giles entre par la voûte fond cour et traverse vers la voûte fond jardin. Wren à Giles.) Vous savez, je vais me plaire ici. Je trouve votre femme très sympathique.

**Giles (froidement)** : Vraiment ?

**Christopher Wren** : Et très belle.

**Mollie** : Je vous en prie.

(Giles s'appuie au dossier du grand fauteuil.)

**Christopher Wren** : Voilà, est-ce qu'elle n'est pas la femme anglaise typique ? Toujours embarrassée par les compliments, rougissante. Les femmes européennes acceptent tout naturellement les hommages, mais la féminité des Anglaises est, comment dirai-je, étouffée par leurs maris. (Il se retourne et regarde Giles.) Oui, oui... Il y a quelque chose de très rustre chez les maris anglais.

**Mollie** (vivement) : Montons voir votre chambre.

(Elle se dirige vers la voûte fond cour.)

**Christopher Wren** : Je ne sais pas...

**Mollie** : Si, si, venez.

**Christopher Wren** : Pas de fleurs en cire, pas d'oiseaux de paradis, pas de roses de Perse....

**Mollie** : Giles, pourrais-tu augmenter la température de l'eau ?

**Christopher Wren** : Oh oui, de l'eau bien chaude...

(Mollie et Wren sortent vers les escaliers fond cour. Giles fronce les sourcils et traverse jusqu'au milieu de la scène. La sonnerie de la porte d'entrée retentit, il y a une pause, puis elle retentit plusieurs fois impatiemment. Giles sort rapidement fond jardin pour aller ouvrir. Le bruit du vent et de la neige est perceptible pendant quelques secondes.)

**Mme Boyle** (off) : Je suis bien à la pension de famille Monkswell ?

**Giles** (off) : Oui, madame. Je vous en prie, entrez.

(Mme Boyle entre par l'arcade fond jardin, portant quelques revues et ses gants. Giles porte sa valise.)

**Mme Boyle** : Je suis madame Boyle.

**Giles** : Enchanté. Giles Ralston. (Il tend la main. Comme il ne reçoit rien en retour, il change de sujet.) Approchez-vous du feu, madame Boyle. (Mme Boyle descend vers le feu.) Cette valise est votre seul bagage ?

**Mme Boyle** : Non, un certain Major Metcalf s'occupe du reste. Le chauffeur n'a pas voulu monter le chemin. Il s'est arrêté à la grille. Nous avons dû partager un taxi à la gare. Nous avons d'ailleurs eu toutes les peines du monde à en trouver un. (Accusatrice) Apparemment, rien n'était prévu pour nous accueillir.

**Giles** : Je suis désolé. Nous ne savions pas par quel train vous arriveriez, sinon...

**Mme Boyle** : Vous auriez dû envoyer quelqu'un à tous les trains.

**Giles** : Laissez-moi prendre votre manteau. (Mme Boyle tend à Giles ses gants et ses revues. Elle reste debout devant le feu, se réchauffant les mains.) Ma femme sera ici dans un instant.

**Mme Boyle** : Parfait !

**Giles** : Je vais aller donner un coup de main au Major pour les bagages.

(Giles sort fond jardin.)

**Mme Boyle** (se déplaçant vers la fenêtre.) : On aurait pu au moins dégager la neige du chemin. Extrêmement cavalier et désinvolte, je dois dire. (Elle redescend vers le feu, et regarde autour d'elle avec désapprobation. Mollie se précipite dans la pièce, venant des escaliers, un peu essoufflée.)

**Mollie** : Excusez-moi, Madame, je...

**Mme Boyle** : Madame Ralston ?

**Mollie** : Oui...

(Elle traverse vers Mme Boyle, fait le geste de lui tendre la main, puis se ravise, ne sachant pas ce qu'il convient que les propriétaires d'une pension de famille fassent en pareil cas. Mme Boyle étudie Mollie avec déplaisir.)

**Mme Boyle** : Vous êtes très jeune.

**Mollie** : Jeune ?

**Mme Boyle** : Pour diriger un établissement de ce genre. Vous ne devez pas avoir beaucoup d'expérience.

**Mollie** : Il faut bien qu'il y ait un commencement à toute chose.

**Mme Boyle** : Je vois ! Aucune expérience ! (Elle regarde autour d'elle.) Vieille maison. J'espère que vous n'avez pas de termites !

**Mollie** : Des termites ! Mais non, certainement pas !

**Mme Boyle** : Il y a des tas de gens qui ont des termites et qui ne le savent pas... jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

**Mollie** : La maison est en parfait état.

**Mme Boyle** : Hum...

**Giles** (off.) : Par ici, major. Attention à la marche. (Giles et le major Metcalf entrent avec les valises. Le major pose la valise et va vers Mollie.) Ma femme...

**Major Metcalf** : (poignée de mains avec Mollie.) Mes hommages, madame. Il fait une vraie tempête de neige, dehors. Par moment, j'ai cru que nous n'arriverions jamais.

**Mme Boyle** : Chapeau !

**Major Metcalf** : Oh, je vous demande pardon... (Il enlève son chapeau.) Si ça continue comme ça, il y aura 5 à 7 pieds de neige demain matin. Je n'ai jamais rien vu de pareil depuis... en réalité, je crois que c'est la première fois !

**Giles** : Je vais monter les valises. (à Mollie) Quelles chambres ? La bleue et la rose ?

**Mollie** : Non. J'ai mis monsieur Wren dans la chambre rose. Il aime tellement le lit à colonnes... Alors, c'est Mme Boyle dans la chambre en chêne et le Major Metcalf dans la chambre bleue. Major, si vous voulez monter...

**Giles** : Major ! (il se retourne vers l'escalier fond cour.)

**Major Metcalf** (instinctivement au garde-à-vous.) : Présent ! Hum, oui, oui...  
(Metcalf suit Giles et ils sortent.)

**Mme Boyle** : Je suppose que le personnel dans la région est catastrophique ?

**Mollie** : Nous avons une femme de ménage très consciencieuse. Elle habite le village et vient régulièrement.

**Mme Boyle** : Et comme personnel à demeure ?

**Mollie** : Il n'y a que nous.

(Elle se déplace vers la cour jusqu'au fauteuil.)

**Mme Boyle** : Vraiment ? J'avais cru comprendre que c'était une pension de famille en ordre de marche.

**Mollie** : Nous débutons. Mais tout est en ordre de marche.

**Mme Boyle** : J'ai toujours pensé qu'un personnel compétent était indispensable à l'ouverture d'un établissement sérieux. La façon dont vos annonces étaient rédigées ne pouvait qu'égarer le lecteur. A moins que je ne sois votre seule pensionnaire avec le... Major Metcalf. C'est bien ça ?

**Mollie** : Oh non, il y en a de nombreux autres.

**Mme Boyle** : Ah ! Bon. Et ce temps, en plus ! Une tempête de neige... Rien que ça... Tout ça est de bien mauvaise augure. (Elle se retourne vers le feu.)

**Mollie** : Nous ne pouvions pas prévoir le temps !

(Wren entre tranquillement par la voûte fond jardin et arrive derrière Mollie.)

**Christopher Wren** (chantant) : « Le vent du Nord souffle. Il apportera la neige. Que fera alors le rouge-gorge, pauvre petite chose ? » J'adore les berceuses, pas vous ? Ils sont toujours si tragiques et macabres. C'est pourquoi les enfants les aiment...

**Mollie** : Permettez-moi de vous présenter... Monsieur Wren... Madame Boyle.

**Christopher Wren** (s'inclinant) : Madame.

**Mme Boyle** (froidement) : Monsieur.

**Christopher Wren** : Cette maison est bien belle, n'est-ce pas ? Comme un coffret désuet et mystérieux. Vous ne trouvez pas ?

**Mme Boyle** : À mon âge, Monsieur, les agréments fonctionnels d'un établissement sont plus importants que ses mystères désuets. (Wren fait marche arrière jusqu'au fond jardin. Giles entre par la voûte fond cour et reste au bord de la voûte.) J'avais cru comprendre que c'était ici la campagne, certes, mais une campagne aménagée, un personnel attentif...

**Giles** : Vous n'êtes pas obligée de rester si vous n'êtes pas satisfaite, Madame Boyle.

**Mme Boyle** : Non, vraiment, je ne serais certainement pas venue.

**Giles** : S'il y a eu malentendu, pourquoi insister ? Je peux appeler un taxi. Les routes ne sont pas encore bloquées. Nous avons eu beaucoup de demandes, nous possédons une liste d'attente. Peut-être pourrions-nous faire plaisir à quelqu'un d'autre ? Je me dois de vous dire que nous augmentons nos tarifs le mois prochain.

**Mme Boyle** : Je ne vais certainement pas m'en aller avant d'avoir fait un essai et de savoir à quoi ressemble cet endroit. Ne vous imaginez pas que vous allez pouvoir vous débarrasser de moi comme ça. Peut-être pourrait-on m'accompagner jusqu'à ma chambre ? (Elle se déplace majestueusement vers l'escalier.)

**Mollie** : Mais certainement, Madame Boyle.

**Mme Boyle** : J'imagine que cette chambre est grande ?

**Mollie** : Très grande.

**Mme Boyle** : Donc glaciale.

(Mme Boyle et Mollie disparaissent dans les escaliers.)

**Christopher Wren** : Je trouve cette bonne femme parfaitement horrible. J'aurais été ravi de vous voir la mettre à la porte, dans la neige... Bien fait pour elle. Dans la neige.

**Giles** : Il y a des plaisirs auxquels, hélas, il me faut renoncer. (On sonne à la porte d'entrée.) Ciel, encore un dingue... (Il va à la porte d'entrée. On l'entend) Par ici... entrez... je vous en prie.

(Wren se déplace jusqu'au divan et s'assied. Mlle Casewell entre, elle porte une valise. Elle a un manteau sombre, une écharpe claire et un chapeau. Giles entre.)

**Mlle Casewell** : (avec une voix grave.) Ma bagnole s'est enlisée sur la route à un demi-mile d'ici...

**Giles** : Permettez-moi de vous débarrasser. (Il prend sa valise et la pose côté jardin de la table.) Vous avez autre chose dans la voiture ?

**Mlle Casewell** (descendant vers le feu) : Non, rien d'autre. (Giles se déplace milieu.) Je suis contente de voir que vous avez un bon feu. (Elle se tient devant le feu, dans une posture très virile.)

**Giles** : Heu... Mister Wren... Mademoiselle ?

**Mlle Casewell** : Casewell. (Elle salue de la tête.)

**Giles** : Ma femme sera ici dans une minute.

**Mlle Casewell** : Rien ne presse. (Elle enlève son manteau et le passe à Giles.) Faut que je me dégèle. Il paraît qu'on va vers l'enneigement complet. (Elle tire un journal du soir de la poche extérieure de son manteau.) La météo dit qu'il faut s'attendre à de très fortes chutes de neige. On arrête pas de mettre en garde les automobilistes. J'espère que vous avez suffisamment de provision pour tenir un siège ?

**Giles** : Oui, oui. Ma femme est une excellente gestionnaire. Et s'il y a un problème, nous pouvons toujours manger nos poules ?

**Mlle Casewell** : Avant de commencer à nous manger les uns les autres, hein ? (Elle rit de façon stridente. Elle s'assied dans le fauteuil.)

**Christopher Wren** : (se levant et allant vers le feu.) Du nouveau dans le journal, en dehors du temps ?

**Mlle Casewell** : La crise politique habituelle. Et aussi un meurtre assez juteux.

**Christopher Wren** : Un meurtre ? (se tournant vers Mlle Casewell.) J'adore les meurtres !

**Mlle Casewell** (lui tendant le journal.) : On laisse entendre qu'il s'agit d'un maniaque meurtrier. Une femme étranglée quelque part près de Paddington. Un obsédé sexuel, je suppose. (Elle regarde Giles. Giles traverse vers cour.)

**Christopher Wren** : Il n'y a pas beaucoup de détails, on dirait... (Il s'assied et lit) « La police recherche pour l'interroger un homme qu'on aurait vu dans Culver Street à ce moment-là. De taille moyenne, vêtu d'un pardessus plutôt sombre, d'une écharpe plutôt claire, et d'un chapeau plutôt mou. » On dirait qu'ils sont 'plutôt' pas très bien renseignés.

**Mlle Casewell** : Quelle description inutile ! Tout ça s'adapte très bien à n'importe qui !

**Christopher Wren** : Quand on dit que la police recherche quelqu'un pour l'interroger, est-ce une façon polie de dire que c'est le meurtrier ?

**Mlle Casewell** : C'est une formule ! Mais ça se pourrait.

**Giles** : Qui était la victime ?

**Christopher Wren** : Une certaine... Mme Lyon. Madame Maureen Lyon.

**Giles** : Jeune ou vieille ?

**Mlle Casewell** : Aucune importance. Elle est morte.

**Christopher Wren** : Il ne semble pas y avoir eu vol...

**Mlle Casewell** : Je vous le disais ! Un maniaque !

(Mollie redescend et traverse la scène pour aller vers Mlle Casewell.)

**Giles** : Mlle Casewell. Voici ma femme, Mollie...

**Mlle Casewell** (se levant) : Bonsoir.

(Elle lui sert la main très vigoureusement, Giles prend sa valise.)

**Mollie** : Quelle soirée affreuse, n'est-ce pas ? Peut-être aimeriez-vous voir votre chambre ?

**Mlle Casewell** : Certainement !

**Mollie** : Si vous voulez vous réchauffer, il y a de l'eau chaude pour un bain.

**Mlle Casewell** : Volontiers. Ça me fera le plus grand bien.

(Sortie de Mollie et Mlle Casewell. Giles les suit, portant la valise.)

Seul, Wren se lève et commence une exploration de la pièce. Il donne l'impression d'être légèrement dérangé mentalement. Il sort un carnet de sa poche et prend des notes. Giles et Mollie entrent en bavardant par fond cour. Wren se cache derrière les rideaux.)

**Mollie** : Il faut que je me dépêche d'aller mettre le dîner en route. Tu viens me donner un coup de main ?

**Giles** : Que penses-tu de nos pensionnaires ?

**Mollie** : Je trouve le major Metcalf très gentil et Madame Boyle épouvantable. Il faut absolument que nous ayons un bon repas. Je pensais ouvrir deux boîtes de boeuf haché pour les mélanger avec des céréales, des petits pois surgelés, et faire un sachet de purée de pomme de terre avec un petit peu de sauce à la menthe, et pour finir une boîte de compote de figues avec de la crème.

**Christopher Wren** (sortant entre les deux rideaux et se mettant entre Mollie et Giles.) : Et un tube d'Alka Selzer !

**Mollie** : Vous m'avez fait peur ! (à Giles) Tu penses que ça ne va pas ?

**Giles** : Oh... oui... enfin, c'est peut-être un peu beaucoup de... Non, mais sûrement.

**Christopher Wren** : Laissez-moi vous aider. J'adore faire la cuisine. Pourquoi pas une omelette ? Vous avez des oeufs, non ?

**Mollie** : Oh oui.

**Christopher Wren :** Et si vous avez une bouteille de vin, vous l'ajoutez à la mixture "boeuf haché-céréales"... c'est délicieux et tout à fait continental, ça fait ragoût. Montrez-moi où est la cuisine et ce que vous avez.

**Mollie :** Suivez-moi !

**Christopher Wren :** J'ose dire que si les dieux sont avec nous, j'aurai une inspiration.

(Mollie et Wren sortent par le fond jardin vers la cuisine. Giles fronce le sourcil, lance quelque chose de désobligeant à l'égard de Wren et traverse vers le fauteuil à jardin. Il attrape le journal et reste debout, à le lire, avec une attention profonde. Il sursaute quand Mollie revient dans la pièce et parle.)

**Mollie :** Je le trouve tout à fait gentil. Il a mis un tablier, prépare tout et m'a demandé de ne pas revenir avant une demi-heure. Si nos pensionnaires veulent faire la cuisine eux-mêmes, ça simplifiera bien les choses.

**Giles :** Pourquoi lui as-tu donné la meilleure chambre ?

**Mollie :** Je te l'ai dit, il aimait le lit à colonnes.

**Giles :** Il aimait le lit à colonnes. Un dingue ! Un vrai dingue !

**Mollie :** Giles !

**Giles :** Pardonne-moi chérie, ce genre de type me porte sur les nerfs. (D'un air entendu.) Et puis, on voit que ce n'est pas toi qui as porté sa valise !

**Mollie :** Il y avait des briques dedans ?

**Giles :** Une plume. Si tu veux mon avis, il doit faire partie de ces gens qui déménagent toutes les semaines sans payer leur note.

**Mollie :** Mais non, mais non, je ne le crois pas. Je l'aime bien. (Un silence.) Par contre je trouve Mlle Casewell plutôt curieuse, non ?

**Giles :** Redoutable fille... Si c'est une fille !

**Mollie :** C'est quand même incroyable que nos premiers clients soient tous ou désagréables ou bizarres. Pourtant je crois que le major Metcalf est bien.

**Giles :** Il boit, peut-être !

**Mollie :** Tu crois ?

**Giles :** Non. Je suis un peu accablé, c'est tout.

**Mollie :** Giles !

**Giles :** Enfin, ils sont tous arrivés. C'est déjà...

(On sonne à la porte d'entrée.)

**Mollie** : Qui cela peut-il être ?

**Giles** : Au point où on en est, sans doute le meurtrier de Culver Street.

**Mollie** : Oh je t'en prie !

(Giles sort pour aller à la porte d'entrée. Mollie va vers le secrétaire.)

**Giles (off)** : Oh... Venez ! (Paravicini apparaît en chancelant, portant un petit sac. Il porte un lourd pardessus doublé de fourrure. Il s'appuie sur le côté cour de la voûte fond jardin, et pose son petit sac par terre. Giles entre.)

**Paravicini** : Je m'excuse, je suis... Mais où suis-je donc ?

**Giles** : À la pension de famille du Manoir Monkswell.

**Paravicini** : Quelle stupéfiante bonne fortune ! Mlle ! Une pension de famille et une charmante hôtesse. Ma Rolls Royce, hélas, s'est arrêtée dans une rafale de neige. Aveuglé par la neige, voilà que je ne sais pas où je suis. Peut-être, je pense en moi-même, je vais mourir comme ça, sur place. Et alors je prends un petit sac, un petit sac - où est-il ? - je titube à travers la tempête, et soudain je vois devant moi de grosses grilles de fer. Une habitation ! Je suis sauvé. Alors je tombe encore deux trois fois dans la neige, enfin j'arrive, et immédiatement quand j'arrive... (il regarde autour de lui.) ... le désespoir tourne à l'euphorie. (Changeant de façon.) Vous pouvez me donner une chambre ?

**Giles** : Bien sûr !

**Mollie** : C'est plutôt une petite chambre, hélas.

**Paravicini** : Naturellement... Vous avez d'autres pensionnaires ?

**Mollie** : Nous venons de transformer cette maison en "Pension de famille". Vous arrivez le jour de l'ouverture.

**Paravicini** : Le jour de l'ouverture ?

**Mollie** : Oui, aussi sommes-nous... nous sommes plutôt des débutants.

**Paravicini (lorgnant vers Mollie.)** : Charmant...Charmant...

**Giles** : Pour vos bagages ?

**Paravicini** : C'est sans importance. J'ai très bien fermé la voiture.

**Giles** : Ne serait-il pas préférable de les apporter ici ?

**Paravicini** : Non, non. (il remonte vers Giles au jardin.) Je peux vous assurer qu'une nuit comme celle-ci, il n'y aura pas de voleur sur les routes. Et quant à moi, mes besoins sont très simples. J'ai tout ce qu'il me faut - ici - dans ce petit sac. Oui, tout ce qu'il me faut. (Paravicini va au feu.)

**Mollie :** Je vais aller préparer votre chambre. (Elle se déplace jusqu'au fauteuil.) Malheureusement c'est une chambre plutôt froide, elle donne au Nord, mais... c'est la seule qui reste !

**Paravicini :** Vous avez beaucoup d'autres pensionnaires alors ?

**Mollie :** Il y a madame Boyle.

**Paravicini :** Si.

**Mollie :** Le major Metcalf

**Paravicini :** Si.

**Mollie :** Mlle Casewell.

**Paravicini :** Si.

**Mollie :** Et un jeune homme qui s'appelle Christopher Wren.

**Paravicini :** Si.

**Mollie :** Et maintenant vous.

**Paravicini :** Eh oui, le client que l'on n'attendait pas. L'invité que vous n'aviez pas invité. Le pensionnaire surgissant de nulle part, émergeant de la tempête, c'est tout à fait dramatique et mystérieux, n'est-ce pas ? Qui suis-je ? Vous ne savez pas. D'où je viens ? Vous ne savez pas non plus. Je suis l'homme du mystère. (Il rit. Mollie rit et regarde Giles, qui grimace faiblement. Paravicini fait un signe de la tête à Mollie en complicité.) Mais maintenant, je vous dis ceci. Je complète le tableau. A partir de cet instant, il n'y aura pas d'autres arrivées. Pas plus que de départs. Dès demain, et peut-être déjà maintenant, nous sommes complètement coupés de toute civilisation. Pas de boucher, pas de boulanger, pas de facteur, pas de livraison de lait, pas de journaux... Dieu et personne d'autre que nous-mêmes. Cela est admirable, admirable ! Cela ne pourrait mieux me convenir. Nous allons pouvoir nous connaître et nous aimer les uns les autres sans risquer d'être distraits. Mon nom est Paravicini.

**Giles :** Le nôtre est Ralston. (Giles se déplace à côté de Mollie.)

**Paravicini :** Monsieur et Madame Ralston ? (Il fait signe de la tête tandis qu'ils acquiescent.) Et ça, c'est le manoir Monkswell. (Il rit.) Parfait, (il rit.) Parfait. (Il rit et traverse vers la cheminée. Mollie regarde Giles et tous les deux, mal à l'aise, regardent Paravicini tandis que...)

Le rideau tombe.

## Acte I

### Scène 2

(Même décor. Le lendemain après-midi. Quand le rideau se lève, il ne neige plus, mais on peut voir un grand tas de neige contre la fenêtre. Le major Metcalf est installé sur le divan, il lit. Mme Boyle est assise dans le grand fauteuil devant le feu, écrivant sur un sous-main, sur ses genoux.)

**Mme Boyle :** C'est un véritable scandale !

**Major Metcalf :** Hum... (il lâche son livre).

**Mme Boyle :** C'est de l'abus de confiance. Tout à fait !

**Major Metcalf :** Excusez-moi. Mme Boyle, mais, cette fois, de quoi voulez-vous parler ?

**Mme Boyle :** Mais du fait que ces jeunes gens ne m'ont pas prévenu que je serais parmi leurs premiers pensionnaires.

**Major Metcalf :** Vous savez, on entre pas dans l'armée comme général ! Ce matin, nous avons reçu un très bon petit déjeuner et le café était excellent.

**Mme Boyle :** Je ne prends que du thé !

**Major Metcalf :** Des œufs parfaitement brouillés.

**Mme Boyle :** Je souffre du foie.

**Major Metcalf :** De la confiture d'oranges faite maison.

**Mme Boyle :** Hélas !

**Major Metcalf :** Le tout servi avec gentillesse. Je le trouve très bien, moi, le petit couple Ralston.

**Mme Boyle :** Des amateurs. Ça manque de personnel !

**Major Metcalf :** Excellent lunch aussi.

**Mme Boyle :** Du corned-beef en boîtes !

**Major Metcalf :** Oui, mais très bien arrangées ! Avec du vin rouge et des oignons, ça fait ragôût. Et pour ce soir Mme Ralston a promis de nous faire une tarte.

**Mme Boyle :** Je crains le pire ! (se levant et traversant vers le radiateur.) Ces radiateurs ne sont pas vraiment chauds, à peine tièdes ! Je me plaindrai !

**Major Metcalf :** Des lits très confortables, aussi. En tout cas le mien l'était. Le vôtre aussi, j'espère ?

**Mme Boyle :** Rien à dire de la literie. (Elle retourne au grand fauteuil et s'assoit.) Par contre, je me demande pourquoi il a fallu donner la meilleure chambre à ce... singulier jeune homme.

**Major Metcalf :** Il était là avant nous. Premier arrivé, premier servi.

**Mme Boyle :** D'après les nombreuses publicités trouvées dans ma boîte aux lettres concernant cette pension, j'imaginai l'endroit différemment. Plus... confortable ! Un bureau spacieux pour écrire, une demeure beaucoup mieux agencée dans son ensemble, avec bridge, jeux de société et autres agréments.

**Major Metcalf :** Le club des vieilles filles repenties....

**Mme Boyle :** Pardon ?

**Major Metcalf :** Euh... je veux dire... je vois très bien ce que vous voulez dire.

(Wren entre, sans être remarqué, par fond jardin.)

**Mme Boyle :** Je ne resterai pas longtemps ici, je le crains...

**Christopher Wren (riant.) :** Je le crains aussi, Mme Boyle.

(Wren sort par où il était entré, et disparaît dans la bibliothèque.)

**Mme Boyle :** Décidément, voilà un très singulier jeune homme. Pas très équilibré, vraiment....

**Major Metcalf :** On dirait qu'il s'est échappé d'un asile.

**Mme Boyle :** Eh bien, cela ne me surprendrait pas.

(Mollie entre par fond jardin et Giles par fond cour.)

**Mollie :** Giles ! Je te cherchais.

**Giles :** Mais je suis là mon amour. (Regards vers les deux autres.)

**Mollie :** Pourrais-tu dégager la neige de la porte de service ?

**Giles :** J'y vais.

(Mollie disparaît par où elle est venue.)

**Major Metcalf :** Attendez, je vais vous donner un coup de main. (Il se lève et traverse.) C'est un excellent exercice. (Avec un regard à Mme Boyle) Et je pense avoir besoin d'un peu d'exercice. (Giles et le major Metcalf sortent. Mollie entre par la porte de la salle à manger, portant un aspirateur; elle traverse la scène et monte l'escalier fond cour, elle se heurte à Mlle Casewell qui descend de l'escalier fond cour.)

**Mollie :** Pardon, mademoiselle.

**Mlle Casewell :** Je vous en prie.

(Mollie sort, Mlle Casewell entre lentement dans la pièce.)

**Mme Boyle :** Vraiment ! Voilà une incroyable jeune femme. Je crains qu'elle ignore tout des travaux ménagers ! Traverser avec un aspirateur la grande pièce de séjour ! Il n'y a pas d'escalier de service ?

**Mlle Casewell** (prenant une cigarette) : Oh si, il est même très pratique. Il est glacial mais pratique. (Elle allume sa cigarette.)

**Mme Boyle :** Alors pourquoi ne pas s'en servir ? D'ailleurs, les travaux ménagers devraient être terminés le matin avant le repas.

**Mlle Casewell :** Madame Ralston fait de son mieux, j'imagine. N'oubliez pas qu'elle n'a plus de femme de ménage à cause de la neige.

**Mme Boyle :** De l'amateurisme... quelle curieuse conception de l'hôtellerie. Il devrait y avoir ici un personnel à demeure.

**Mlle Casewell :** Ce n'est pas très facile à trouver de nos jours.

**Mme Boyle :** Effectivement, les classes laborieuses semblent avoir perdu complètement le sens de leurs responsabilités.

**Mlle Casewell :** Pauvre classe laborieuse !

**Mme Boyle** (d'un ton glacé.) : Dois-je comprendre que vous êtes socialiste ?

**Mlle Casewell :** Non ! Je ne suis pas vraiment rouge, pas tout à fait. (Elle se déplace vers le feu en passant derrière le fauteuil.) Vous savez, en fait, la politique anglaise ne m'intéresse pas, je vis à l'étranger.

**Mme Boyle :** Les conditions de vie y sont certainement plus faciles qu'ici.

**Mlle Casewell :** Je ne pourrais pas vous dire. (Elle jette sa cigarette dans le feu.)

**Mme Boyle :** Notre pays n'est plus ce qu'il était. J'ai vendu ma maison l'année dernière car elle était trop difficile à entretenir. On ne trouve plus de personnel convenable.

**Mlle Casewell :** Les hôtels et les pensions de famille sont plus commodes.

**Mme Boyle :** C'est effectivement une solution. Êtes-vous en Angleterre pour longtemps ?

**Mlle Casewell** (Elle va au secrétaire.) : Je ne sais pas encore. J'ai quelques problèmes à régler. Quand ce sera fait, je repartirai.

**Mme Boyle :** Pour la France ?

**Mlle Casewell :** Non.

**Mme Boyle :** Pour l'Italie ?

**Mlle Casewell :** Non. (Mme Boyle la regarde interrogativement, mais Mlle Casewell ne répond pas. Mme Boyle se met à écrire. Mlle Casewell esquisse un demi-sourire ricanant en la regardant et allume la radio, d'abord doucement, puis augmente le volume.)

**Mme Boyle** (contrariée, tout en écrivant.) : Cela ne vous gêne pas que j'écrive pendant que vous écoutez la radio ?

**Mlle Casewell** : Du tout. Pas du tout. Ça ne me dérange pas du tout.

**Mme Boyle** : Moi, ça me gêne...

**Mlle Casewell** : C'est dommage, parce que, voyez-vous, j'adore cette musique. Il y a un bureau là-bas. (De la tête elle indique la porte de la bibliothèque.)

**Mme Boyle** : Je sais. Mais il fait tout de même plus chaud ici.

**Mlle Casewell** : Bien plus chaud, ça je suis d'accord. (Elle danse sur la musique. Mme Boyle, après l'avoir regardée farouchement un instant, se lève et sort vers la bibliothèque. Mlle Casewell remonte la scène, prend un magazine en passant et s'assied dans le fauteuil.) Vieille garce !

(Wren entre de la bibliothèque.)

**Christopher Wren** : Hello !

**Mlle Casewell** : Salut !

**Christopher Wren** (faisant un geste vers la bibliothèque.) : Où que j'aille, cette femme me traque... elle me regarde d'un air féroce, positivement féroce.

**Mlle Casewell** (montrant la radio.) : Baissez un peu la radio. Voulez-vous ?

(Wren baisse la radio jusqu'à ce qu'elle joue tout à fait doucement.)

**Christopher Wren** : Comme ceci ?

**Mlle Casewell** : Oui. C'est très bien. J'ai atteint mon but.

**Christopher Wren** : Quel but ?

**Mlle Casewell** : La retraite dégoûtée des forces ennemies.

(Wren semble intrigué. Mlle Casewell montre la porte de la bibliothèque.)

**Christopher Wren** : C'est vous qui l'avez virée ?

**Mlle Casewell** : Elle avait piqué le meilleur fauteuil. Et j'en avais envie...

**Christopher Wren** : Parfait ! Je suis content. Oh que je suis content ! Je ne peux pas la supporter. (Traversant vivement vers Mlle Casewell.) Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire pour l'embêter ? J'adorerais tellement qu'elle s'en aille d'ici.

**Mlle Casewell** : Avec un temps pareil, elle va s'accrocher !

**Christopher Wren** : Oui... Mais quand la neige fondra.

**Mlle Casewell** : Oh, d'ici là tout peut arriver !

**Christopher Wren** : Ça, c'est vrai. (Il va à la fenêtre.) C'est beau la neige. Si paisible, si pure... Elle vous fait oublier les choses.

**Mlle Casewell** : Moi, elle ne me fait rien oublier.

**Christopher Wren** : Quelle dureté dans votre voix...

**Mlle Casewell** : Je pensais...

**Christopher Wren** : Oui...

(Il s'assied sur le siège de la fenêtre.)

**Mlle Casewell** : À de la glace dans un récipient, près d'un lit, à un enfant tremblant de peur et de froid, à des engelures ouvertes, à une couverture en loques...

**Christopher Wren** : Chérie, mais c'est horrible... Qu'est-ce que c'est ? Un roman ?

**Mlle Casewell** : Vous pensez que j'écris des livres ?

**Christopher Wren** : C'est le cas ? Vous êtes écrivain ?

(Il se lève et descend vers elle.)

**Mlle Casewell** : Non. Désolée ! Pas pour l'instant !

(Elle ouvre le magazine et se cache derrière. Wren est interloqué. Il traverse, remonte la radio très fort et sort vers le salon à la face cour. Le téléphone sonne. Mollie descend les escaliers en courant, chiffon à poussière à la main et va au téléphone.)

**Mollie** : Allo, allo, oui, oui, c'est bien le Manoir Monkswell... Allo, attendez une seconde parce que... Pardon ? Non, Monsieur Ralston ne peut pas venir au téléphone en ce moment. C'est Madame Ralston à l'appareil... Qui ça ? La police du Berkshire ? (Mlle Casewell baisse son magazine.) Oh oui, oui, commissaire Hobben, oui bonjour... Oh mais commissaire Hobben, c'est impossible... Il n'arrivera jamais jusqu'ici. Nous sommes bloqués par la neige. Complètement bloqués. Les routes sont impraticables... (Mlle Casewell se lève et traverse jusqu'à la voûte fond cour.) Il ne pourra pas passer... Ah ! Très bien... Mais qu'est-ce que vous voulez ?... Allo... Allo...

(Elle repose le récepteur. Giles entre par la voûte fond jardin portant un pardessus. Il l'enlève et va le pendre dans l'entrée.)

**Giles** : Voilà, c'est fait !

**Mollie** : Giles ! La police vient de téléphoner.

**Mlle Casewell** : Des ennuis avec la police ? Peut-être servez-vous des alcools sans licence ! (Mlle Casewell sort par la salle à manger.)

**Mollie** : Ils ont dit qu'ils envoyaient un inspecteur, ou un sergent, ou je ne sais quoi...

**Giles** : Mais il n'arrivera jamais jusqu'ici...

**Mollie** : C'est ce que j'ai dit, mais ça n'a pas l'air d'être un obstacle !

**Giles** : C'est absurde ! Par ce temps, même une jeep ne passerait pas. Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?

**Mollie** : Aucune explication. Ils m'ont simplement recommandé d'insister auprès de mon mari pour qu'il écoute très attentivement ce que le sergent... Trotter, je crois que c'est ça, Trotter ! Il faut suivre ses instructions.

**Giles** : Qu'est-ce qu'on a pu faire ? C'est marrant, dès qu'un flic arrive quelque part, on fait son examen de conscience !

**Mollie** : (allant vers Giles.) Et qu'est-ce qu'elle te dit, ta conscience ?

**Giles** : Nous avons bien toutes les licences ?

**Mollie** : Bien sûr. Écoute Chéri... il y a certainement une raison grave...

**Giles** (mettant une bûche dans le feu) : Mais non, on aura oublié une formalité quelconque à propos de la pension. La voilà, la raison. Ça devient tellement compliqué d'être en règle !

**Mollie** : Oh mon Dieu, je voudrais n'avoir jamais démarré cette affaire ! Nous allons être bloqués pendant des jours, tout le monde est de mauvaise humeur, et puis moi... je vais arriver très vite au bout de mes conserves.

**Giles** (il la prend dans ses bras) : Courage, chérie. Il ne faut pas baisser les bras. Tout ira très bien. Pour l'instant j'ai rempli les seaux de charbon, rentré le bois, chargé le poêle de la cuisine et je me suis occupé des poules... (Il change brusquement de sujet.) Tu sais, Mollie, ça doit être assez sérieux pour qu'ils expédient un officier de police dans une tempête de neige. Il faut que ce soit important et urgent.

(Giles et Mollie se regardent l'un l'autre, mal à l'aise. Mme Boyle entre par la bibliothèque.)

**Mme Boyle** : Ah, vous voilà, Monsieur Ralston. J'ai le regret de vous apprendre que les radiateurs sont froids dans la bibliothèque.

**Giles** : Je suis désolé, Mme Boyle, nous sommes un peu juste en charbon... et si la neige...

**Mme Boyle** : Je paie ici 15 guinées par semaine, cela me donne peut-être le droit d'espérer ne pas mourir de froid !

**Giles** : Vous avez raison... Je vais charger la chaudière.

(Giles sort par la voûte fond jardin. Mollie le suit jusqu'à la voûte.)

**Mollie** : Giles ! Attend !

**Mme Boyle** : Madame Ralston, au risque de vous déplaire, laissez-moi vous dire que vous avez chez vous un jeune homme très très singulier. Ses manières et ses tenues vestimentaires sont tout à fait discutables; se brosse-t-il jamais les cheveux ?

**Mollie** : C'est un jeune architecte très brillant.

**Mme Boyle** : Je vous demande pardon ?

**Mollie :** Christopher Wren est architecte...

**Mme Boyle :** Ma chère, j'ai naturellement entendu parler de Sir Christopher Wren. (Elle traverse jusqu'au feu.) Évidemment qu'il était architecte. Il a construit la cathédrale St-Paul de Londres, la seule cathédrale baroque de ce pays.

**Mollie :** Je voulais dire, 'ce' monsieur Wren est architecte. (Elle traverse jusqu'à la table du divan et prend une cigarette de la boîte.) Ces parents l'ont prénommé Christopher avec le vœu qu'il devienne architecte... et il l'est, ou presque...

**Mme Boyle :** Hum ! Quelle étrange histoire... (Elle s'assied dans le grand fauteuil.) Je prendrais quelques renseignements si j'étais vous. Que savez-vous de lui ?

**Mollie :** A peu près autant que j'en sais sur vous, Madame Boyle. C'est-à-dire que vous nous réglez l'un et l'autre 15 guinées par semaine. (Elle allume sa cigarette.) C'est vraiment tout ce que j'ai besoin de savoir, n'est-ce pas ? Et tout ce qui me concerne. Je n'ai pas à me demander si j'aime mes pensionnaires ou... (avec intention) si je ne les aime pas.

**Mme Boyle :** Ma chère, vous êtes jeune et sans expérience, et vous pourriez accepter avec reconnaissance les conseils de quelqu'un qui connaît la vie. Et cet autre énergumène, cet étranger, que savez-vous de lui ?

**Mollie :** Que voulez-vous dire ?

**Mme Boyle :** Vous ne l'attendiez pas, n'est-ce pas ?

**Mollie :** Refuser d'ouvrir sa porte à un voyageur égaré est contraire à la loi, Madame Boyle, vous êtes bien placée pour le savoir.

**Mme Boyle :** Pourquoi dites-vous ça ?

**Mollie :** J'ai lu sur votre fiche que vous aviez été juge au tribunal.

**Mme Boyle :** Ah oui ! Effectivement. Je veux simplement signaler que ce Monsieur Paravicini, en admettant que ce soit son nom, me paraît... (Paravicini entre doucement par l'escalier fond cour.)

**Paravicini :** Attention, chère Madame. Attention ! On parle du diable et il apparaît ! Ha, ha !

(Mme Boyle sursaute.)

**Mme Boyle :** Je ne vous ai pas entendu entrer.

(Mollie se déplace derrière la table du divan.)

**Paravicini :** Je suis entré sur la pointe des pieds, comme ça... Vous voyez... (Démonstration) Je peux être discret quand je le désire. C'est parfois très utile. Et très amusant !

**Mme Boyle :** Vraiment ?

**Paravicini** (il s'assied et prend ses aises dans le divan.) : Une fois, une jeune dame...

**Mme Boyle :** (se levant.) Bon, il faut absolument que je continue mon courrier. Je vais voir s'il fait un peu plus chaud dans le salon.

(Elle sort. Mollie la suit jusqu'à la porte.)

**Paravicini :** Notre charmante hôtesse a l'air bouleversé. Quelque chose ne va pas, ma très chère ?

(Il louche vers elle avec audace.)

**Mollie :** Tout est plus difficile depuis ce matin. Ce doit être la neige...

**Paravicini :** Oui. La neige complique les choses, n'est-ce pas ? (il se lève.) Ou alors, elle les facilite. (Il se déplace vers la table du réfectoire et s'assied.)

**Mollie :** Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

**Paravicini :** Eh non, il y a des tas de choses que vous ne voyez pas. Par exemple, vous ne voyez pas du tout comment fonctionne une pension de famille.

**Mollie** (se déplaçant derrière le divan, et écrasant sa cigarette.) : C'est vrai ! Nous n'y connaissons rien. Mais nous avons quand même bien l'intention de réussir...

**Paravicini :** Bravo !... Bravo !... (Il applaudit et se lève.)

**Mollie :** Je ne suis pas si mauvaise cuisinière...

**Paravicini :** (toujours lorgnant vers elle.) Vous êtes sans aucun doute une cuisinière merveilleuse. (Il se déplace derrière la table du divan et prend la main de Mollie. Mollie la retire et s'éloigne.) Mais puis-je vous mettre en garde, madame Ralston ? (il la suit.) Je sens certaines choses. Vous êtes trop confiants. Avez-vous des références sur tous ces gens qui sont dans la maison ?

**Mollie :** Est-ce l'habitude d'en demander ? (Elle se tourne vers Paravicini.) J'ai toujours pensé que les gens... que les gens venaient tout simplement.

**Paravicini :** Croyez-moi, il vaut mieux en savoir un peu plus long sur les gens qui couchent sous votre toit. Prenez mon cas, par exemple. Que savez-vous de moi ? Rien du tout. Je suis peut-être un voleur, un bandit, un escroc. (Il se déplace lentement vers Mollie.) Un évadé de prison, un fou... un assassin... peut-être...

**Mollie :** (reculant.) Oh ! Quel drôle de jeu !

**Paravicini :** Vous voyez ! Mais il est vrai de dire que je suis celui qu'on attendait pas... peut-être en savez-vous davantage sur vos autres pensionnaires ?

**Mollie :** Oui. En ce qui concerne Mme Boyle...

(Mme Boyle entre, du salon. Mollie remonte par le centre jusqu'à la table.)

**Mme Boyle :** Il fait décidément beaucoup trop froid dans ce salon pour que l'on puisse y rester assis. Je vais continuer mon courrier ici.

(Elle traverse jusqu'au grand fauteuil.)

**Paravicini** : C'est très bien. Je vais me faire un plaisir de secouer ces bûches pour réchauffer l'atmosphère...

(Paravicini se déplace et secoue le feu avec un pique-feu. Le major entre par la voûte fond jardin.)

**Major Metcalf** : (à Mollie.) Madame Ralston, votre mari est-il dans les environs ? Je crains que la tuyauterie des... commodités du rez-de-chaussée ne soit gelée.

**Mollie** : Quelle journée atroce ! D'abord la police, ensuite les tuyaux.

(Elle se déplace vers la voûte fond jardin. Paravicini laisse tomber le tisonnier avec fracas. Le major Metcalf reste debout, comme frappé de paralysie.)

**Mme Boyle** : (sursautant.) La police ?

**Major Metcalf** : (sourdement, comme incrédule.) La police, avez-vous dit ?

(Il se déplace vers le côté jardin de la table.)

**Mollie** : Oui. Ils viennent de téléphoner pour prévenir qu'ils envoyaient un sergent jusqu'ici. (Elle regarde la neige.) Je doute qu'il puisse nous rejoindre.

(Giles entre par la voûte fond jardin avec un panier de bûches.)

**Giles** : Mollie, le charbon que nous avons reçu est de très mauvaise qualité, il faudra que... Eh bien, vous en faites des têtes, il y a quelque chose qui ne va pas ?

**Major Metcalf** : M. Ralston, j'apprends que la police est en chemin pour venir jusqu'ici. Dans quel but ?

**Giles** : Je n'en sais rien ! Mais de toute façon, nous sommes inaccessibles ! Toutes les routes sont bloquées; et ça tombe toujours.

(Il apporte les bûches près de la cheminée. Paravicini descend vers la face jardin. Trois coups secs à la fenêtre, tandis que le sergent Trotter appuie son visage contre le panneau et regarde à l'intérieur. Mollie pousse un cri et tend son doigt vers la fenêtre.)

**Mollie** : Il y a quelqu'un !

(Giles traverse et va ouvrir la fenêtre d'un grand geste. Le sergent Trotter porte des skis aux pieds.)

**Trotter** : Vous êtes Monsieur Ralston ?

**Giles** : Oui !

**Trotter** : Bonjour. Sergent détective Trotter. Police du Berkshire. Pouvez-vous me dire où je pourrais entreposer mes skis ?

(Réactions diverses.)

**Giles :** Oui ! Oui. Faites le tour jusqu'à la porte d'entrée. J'arrive pour vous aider.

**Trotter :** Merci Monsieur.

(Giles ferme la fenêtre et va à la porte d'entrée.)

**Mme Boyle :** Et dire que le contribuable se demande où passe son argent ! À payer des vacances de neige aux forces de police !

(Mollie traverse au-dessous de la table jusqu'à la fenêtre. Paravicini remonte vers le centre de la table.)

**Paravicini :** (En un chuchotement farouche et sans accent, à Mollie) Pourquoi avez-vous appelé la police, madame Ralston ?

**Mollie :** Mais je n'ai pas appelé la police !

(Wren entre.)

**Christopher Wren :** Qui est cet homme dans le hall ? Il est arrivé à skis ? Il a mis de la neige partout ! Il a l'air merveilleusement romantique.

**Mme Boyle :** Croyez-le ou non, cet homme est un policier. Un policier... sur des skis !

(Giles et Trotter entrent par la porte du fond jardin. Trotter a déchaussé ses skis et les porte.)

**Giles :** Euh... Je vous présente le sergent détective Trotter.

**Trotter** (se déplaçant côté cour du grand fauteuil.) : Mesdames, Messieurs, bonjour !

**Mme Boyle :** Vous ne pouvez pas être sergent. Vous êtes trop jeune.

**Trotter :** Je ne suis pas tout à fait aussi jeune que j'en ai l'air, Madame.

**Giles :** Nous allons mettre vos skis sous l'escalier de service.

(Ils sortent.)

**Major Metcalf :** Madame Ralston, puis-je utiliser votre téléphone ?

**Mollie :** Naturellement, Major.

(Le major va au téléphone et compose un numéro.)

**Christopher Wren :** (s'asseyant à l'extrémité du divan.) Il est très séduisant, vous ne trouvez pas ? D'ailleurs, les policiers sont toujours très très séduisants... De l'autorité, de la virilité... Du charme...

**Mme Boyle :** Rien dans la tête. Ça se voit du premier coup d'œil.

**Christopher Wren :** Oh ! Ce n'est très pas grave !

**Major Metcalf :** (à Mollie.) Madame Ralston, ce téléphone est mort, il n'y a plus de tonalité.

**Mollie :** C'est impossible. Il marchait très bien il y a une demi-heure.

**Major Metcalf :** Bien. Je suppose que la ligne aura été rompue par le poids de la neige.

**Christopher Wren** : (rire hystérique.) Ainsi nous sommes complètement coupés de tout ! Complètement isolés. C'est drôle, non ?

**Major Metcalf** : (se déplaçant à la cour du divan.) Je ne trouve rien de risible là-dedans.

**Mme Boyle** : Non, vraiment.

**Christopher Wren** : C'est le genre de plaisanterie qu'il n'y a que moi qui puisse apprécier. Chut ! Voici le shérif.

(Trotter revient avec Giles. Il descend vers milieu tandis que Giles traverse jusqu'au côté cour de la table du divan.)

**Trotter** (sortant son carnet de notes.) : Maintenant, au travail. Mme Ralston ?

(Mollie rejoint Giles.)

**Mollie** : Oui. C'est moi.

**Giles** : Si vous voulez nous voir seuls, nous pouvons aller dans la bibliothèque. (Il montre du doigt la porte de la bibliothèque.)

**Trotter** : Non, non, ce n'est pas nécessaire. Je gagnerai du temps si tout le monde est présent. Je peux m'installer à cette table ? (il montre du doigt le côté jardin de la table, en y allant.)

**Trotter** : Merci (il s'installe, avec des manières "judiciaires" derrière la table.)

**Mollie** : Je vous en prie, sergent, dites-nous vite ce qui se passe ! (Elle se déplace jusqu'au côté jardin de la table.) Qu'avons-nous fait ?

**Trotter** (surpris) : Fait ? Il n'est pas question d'avoir fait quelque chose, Madame Ralston, c'est tout à fait différent. Il est simplement question de protection... Vous voyez ce que je veux dire ?

**Mollie** : De protection ?

**Major Metcalf** : Nous aurions besoin de la protection de la police ?

**Trotter** : C'est ça ! Protection de la police, ça peut servir quelquefois... Bien. Madame Maureen Lyon a été assassinée hier, au 24 Culver street, à Londres. Vous êtes peut-être au courant ?

**Major Metcalf** : Oui.

**Mollie** : Oui, je l'ai entendu à la radio.

**Christopher Wren** : C'est la femme qui a été étranglée ?

**Trotter** : C'est bien cela. Monsieur et madame Ralston, connaissiez-vous cette Madame Lyon ?

**Giles** : Non. Jamais entendu parler.

(Mollie secoue la tête.)

**Trotter** : En vérité, son vrai nom était Maureen Stanning. Son mari, John Stanning, était fermier. Ils habitaient la ferme Longridge, pas très loin d'ici.

**Giles** : Attendez, la ferme Longridge ! C'est bien là qu'il y a eu cette histoire terrible avec des enfants...

**Trotter** : Oui. L'affaire de la ferme Longridge.

(Mlle Casewell entre par l'escalier fond cour.)

**Mlle Casewell** : Trois enfants...

(Elle traverse jusqu'au fauteuil à la face jardin et s'assied. Tout le monde la regarde.)

**Trotter** : C'est juste, mademoiselle. Trois enfants : les Corrigan. Deux garçons et une fille. Des enfants abandonnés qui ont voyagés de foyer en foyer. Après enquête du tribunal, l'Assistance Publique les a placés chez les Stanning. Quelques mois plus tard, la fille s'est enfuie de la ferme et le plus jeune des garçons est mort, victime de sévices et de mauvais traitements. Il n'a pas supporté la dernière raclée de John Stanning. Le procès a fait un certain bruit il y a une petite dizaine d'années.

**Mollie** : (très secouée.) C'est affreux.

**Trotter** : Oui. Effectivement Mme Ralston. Les Stanning ont été condamnés à la prison. John y est décédé dans des circonstances obscures. Sa femme a purgé sa peine et on l'a libérée il y a une quinzaine de jours. Hier, comme je le disais, on l'a trouvée étranglée au 24 Culver Street.

**Mollie** : Il y a... Vous avez des soupçons ?

**Trotter** : J'y arrive, Madame. Près du corps de la victime, on a retrouvé un carnet, sans doute perdu par l'assassin. Dans ce carnet étaient consignées deux adresses. L'une était 24 Culver Street. L'autre... (Il fait une pause.) L'autre était... le Manoir Monkswell.

(Réactions)

**Giles** : Quoi ?

**Trotter** : Oui, Monsieur. (Pendant la suite de ce que dit Trotter, Paravicini se déplace lentement vers l'escalier fond cour.) Le commissaire Hobben, à la réception de cette information de Scotland Yard, a pensé qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait savoir – Il faut savoir - si cette maison ou un de ses habitants a un rapport quelconque avec l'assassinat de cette femme.

**Giles** : (Se déplaçant vers le côté cour de la table.) Mais c'est ridicule, il doit s'agir d'une coïncidence.

**Trotter** : Le commissaire Hobben ne croit pas à une coïncidence, Monsieur. (Le major Metcalf se tourne et regarde Trotter. Pendant ce qui suit, il sort sa pipe et la bourre.) Il serait venu lui-même si cela avait été possible. Par ce temps-là, il a dû y renoncer. Comme je suis bon

skieur, il m'a mandaté avec mission d'obtenir des renseignements complets sur les personnes présentes, de lui en faire rapport par téléphone, et de prendre les mesures que je jugerais utiles pour assurer la sécurité de la maison.

**Giles :** Sécurité ? Comment ça ? Il pense qu'il y a du danger ? Il ne croit tout de même pas que quelqu'un va être tué ici ?

**Trotter :** Je ne veux effrayer personne, mais sincèrement, c'est bien son idée.

**Giles :** Mais pourquoi ?

**Trotter :** Je suis ici pour le découvrir.

**Giles :** Tout cela est de la folie !

**Trotter :** Oui, monsieur, mais c'est parce que c'est fou que c'est dangereux.

**Mme Boyle :** Absurde !

**Mlle Casewell :** C'est un peu tiré par les cheveux, non ?

**Christopher Wren :** C'est merveilleux. (Il se tourne et regarde le major Metcalf. Le major Metcalf allume sa pipe.)

**Mollie :** Mais enfin Sergent...

**Major Metcalf :** Y a-t-il autre chose que vous ne nous ayez pas dit ?

**Trotter :** Oui. Dans le carnet, au-dessous des deux adresses, on avait noté "Trois souris aveugles". Et sur le corps de la victime, on a trouvé un billet sur lequel il était écrit "Celle-ci est la première", et sous ces mots, le dessin de trois petites souris et une portée musicale. La comptine : "Trois souris". Vous connaissez ?

**Christopher Wren :** Bien sûr ! Ah, je ne sais plus les paroles !

**Mollie :** « Trois souris, trois souris, aux yeux crevés. Regarde comme elles courent, elles courent après la femme du fermier. » La fermière... oh, c'est horrible !

**Giles :** Il y avait trois enfants, et l'un d'eux est mort ?

**Trotter :** Oui, le plus jeune, un garçon de 10 ans.

**Giles :** Que sont devenus les deux autres ?

**Trotter :** La fille a quitté l'Angleterre il y a de nombreuses années. On n'a jamais pu retrouver sa trace. L'aîné des garçons aurait environ 27 ans maintenant. Il a déserté l'armée et on n'en a plus entendu parler. D'après le psychologue militaire, c'était sans aucun doute un schizophrène. C'est à dire qu'il avait quelque chose qui ne tourne pas rond dans la tête!

**Mme Boyle :** Nous ne sommes pas idiots !

**Mollie :** On pense que c'est lui qui a tué Madame Lyon... enfin Mme Stanning ?

(Elle se déplace vers le fauteuil milieu.)

**Trotter :** Ça se pourrait !

**Mollie** : Et que c'est un maniaque meurtrier... (Elle s'assied.)... qui viendrait ici pour essayer de tuer quelqu'un... mais pourquoi ?

**Trotter** : Je suis ici pour essayer de le savoir, Madame. (Metcalf va s'asseoir sur le canapé.) Donc vous affirmez, M. Ralston, que vous n'avez jamais eu le moindre rapport avec l'affaire de la ferme Longridge ?

**Giles** : Oui, je l'affirme.

**Trotter** : La même réponse est valable pour vous, Madame ?

**Mollie** : (pas à son aise.) Je... non... Aucun rapport.

**Trotter** : Et les domestiques ?

(Le visage de Mme Boyle témoigne une désapprobation.)

**Mollie** : Nous n'avons pas de domestique. J'avais bien une femme de ménage, mais elle ne sait pas skier ! (Elle se lève et va vers le côté jardin de la voûte fond jardin.) Mon Dieu ! Le dîner... Pardon, sergent, verriez-vous une objection à ce que j'aille à la cuisine ? J'y serai si vous avez besoin de moi.

**Trotter** : Je vous en prie, Madame Ralston. (Mollie sort par la voûte fond jardin. Giles traverse direction jardin jusqu'à la voûte, mais il est arrêté par Trotter.) Maintenant puis-je avoir les noms de vos pensionnaires, s'il vous plaît ?

**Mme Boyle** : Ceci est parfaitement ridicule. Nous sommes ici à titre de clients. Nous sommes arrivés hier. Nous n'avons rien à voir avec cet endroit.

**Trotter** : Vous aviez pourtant prévu de venir ici. Vous aviez loué vos chambres à l'avance. Non ?

**Mme Boyle** : C'est vrai, oui. Tous, sauf Monsieur... ? (Elle regarde Paravicini.)

**Paravicini** : Paravicini. (Il se déplace jusqu'au bout cour de la table.) Ma voiture s'est retournée dans une rafale de neige.

**Trotter** : Je vois. Donc, si on vous avait suivi, on ne pouvait pas ignorer que vous veniez ici. Peut-être même qu'a votre insu, on vous a incité à venir ici. Maintenant, il y a une chose que je veux savoir, et que je veux savoir vite. Qui, parmi vous, a un quelconque rapport avec cette histoire de la ferme Longridge ? (il y a un silence de mort.) Vous n'avez guère de bon sens, vous savez. L'un de vous est en danger, en danger de mort. (Autre silence.) Très bien, je vais vous questionner un par un. (A Paravicini.) Vous, Monsieur, puisque vous semblez être arrivé ici plus ou moins par accident. Monsieur... Pari... ?

**Paravicini** : Para - Paravicini. Mais, mon très cher Inspecteur... pardon... Sergent... j'ignore tout, mais absolument tout de ce dont vous parlez. Je suis étranger à la région !

**Trotter** : (se levant et descendant vers le côté cour de Mme Boyle.) Madame... ?

**Mme Boyle :** Boyle. Jeune homme, sachez qu'une pareille question, posée par un policier comme vous, à une personne comme moi, relève de l'impertinence caractérisée. Que diable aurais-je à voir avec une telle... avec cette affligeante affaire ?

(Le major Metcalf la regarde d'un oeil perçant.)

**Trotter :** (regardant Mlle Casewell.) Puis-je connaître votre nom ?

**Mlle Casewell :** (lentement.) Casewell. Leslie Casewell. Aucun rapport avec la ferme Longridge, ... ni de près, ni de loin.

**Trotter :** (se déplaçant côté jardin du divan. Au major Metcalf.) Et vous, Monsieur ?

**Major Metcalf :** Metcalf... Major. J'ai lu des articles sur votre affaire dans les journaux. A l'époque, j'étais en garnison à Édimbourg. Mais aucun lien personnel.

**Trotter :** Et vous ?

**Christopher Wren :** Wren. Christopher Wren. J'étais un enfant à cette époque.

**Trotter :** Il n'y a que 10 ans !

**Christopher Wren :** Justement ! Je ne me souviens même pas en avoir entendu parler.

**Trotter :** Et c'est tout ce que vous avez à dire les uns et les autres. (Il y a un silence. Se déplaçant vers le milieu.) Bien, si l'un de vous est assassiné, il n'aura qu'à s'en prendre à lui-même. Monsieur Ralston, puis-je jeter un coup d'oeil dans la maison ?

(Trotter sort fond jardin avec Giles. Paravicini s'assied sur le siège de la fenêtre.)

**Christopher Wren :** (se levant.) Si l'un de nous est assassiné ! (il pouffe.) Il ne pourra s'en prendre à personne. Il est drôle, hein ! (il monte vers la table.) Tellement austère... Un dur à cuire... Très excitant...

**Mme Boyle :** Excitant ?

**Christopher Wren :** Toute cette histoire... Et, cet air en plus... Trois souris...

(Il siffle. Paravicini l'accompagne)

**Mme Boyle :** Vraiment, vous dépassez la mesure !

**Christopher Wren :** On dirait que vous n'aimez pas cet air, Mme Boyle ? (il va jusqu'au côté cour de Mme Boyle.) C'est un air-signature... La signature du meurtrier. J'imagine quel bon moment ça doit lui faire passer.

**Mme Boyle :** Des bêtises, du mélodrame. Je n'en crois pas un mot.

**Christopher Wren :** (se glissant comme une ombre derrière elle.) Ah oui ? Attendez seulement, Mme Boyle, que je me glisse derrière vous, et que vous sentiez mes mains sur votre gorge.

**Mme Boyle :** (elle se lève.) Arrêtez !

**Major Metcalf :** Ça suffit, Wren. C'est une blague idiote, ce n'est pas drôle du tout.

**Christopher Wren :** Oh, mais si c'est drôle ! (il va jusqu'au fauteuil devant la cheminée.) C'est une blague de fou. C'est ce qui la rend si délicieusement macabre. (Il remonte vers la voûte jardin, regarde autour de lui et glousse...) Si vous pouviez seulement voir vos figures. (Il sort fond jardin.)

**Mme Boyle :** (Allant vers la voûte fond jardin.) Cet embryon masculin m'insupporte au dernier point.

(Mollie entre par la salle à manger face jardin et reste debout près de la porte.)

**Mollie :** Où est Giles ?

**Mlle Casewell :** Il fait visiter le manoir au sergent Trotter.

**Mme Boyle :** (se déplaçant vers le grand fauteuil jardin.) Madame Ralston, votre ami architecte vient de se conduire d'une façon tout à fait, mais tout à fait anormale.

**Major Metcalf :** Les jeunes gens sont toujours un peu nerveux. En vieillissant, ça lui passera.

**Mme Boyle :** (s'asseyant.) Les nerfs ? Est-ce que j'ai des nerfs, moi ?

(Mlle Casewell se lève et traverse jusqu'aux escaliers fond cour.)

**Major Metcalf :** Non ? Et c'est peut-être mieux pour vous, Madame Boyle.

**Mme Boyle :** Que voulez-vous dire ?

**Major Metcalf** (allant jusqu'au côté cour du fauteuil.) : Je crois me souvenir, Madame, que vous étiez juge au tribunal au moment de l'affaire Longridge. Autrement dit, c'est vous qui avez envoyé ces trois enfants à la ferme. Est-ce que je me trompe ?

**Mme Boyle :** Pas du tout, Major ! Mais je ne vois vraiment pas comment je pourrais être tenue pour responsable de quoi que ce soit. Nous avions les rapports des assistantes sociales. Les gens de la ferme paraissaient très gentils et ils étaient extrêmement désireux qu'on leur confiât ces enfants. Tout nous a semblé on ne peut plus satisfaisant. Des oeufs et du lait frais, une vie saine... le grand air.

**Major Metcalf :** Des coups de pied, des gifles, la faim, et un couple complètement dépravé.

**Mme Boyle :** Mais comment l'aurais-je su ? Ces gens avaient une excellente réputation. Les enfants sont restés 3 ans chez les Stanning. Il n'y a jamais eu la moindre plainte.

**Mlle Casewell :** La fille a fuit la maison !

**Mollie :** J'avais donc raison. (Elle fixe Mme Boyle.) C'était bien vous... qui étiez juge.

(Major Metcalf pose un regard perçant sur Mollie.)

**Mme Boyle :** Et voilà ! On fait honnêtement son devoir civique et on ne récolte que des insultes.

(Paravicini rit de bon coeur.)

**Paravicini** : Il faut que vous me pardonniez, parce que je trouve tout cela amusant.

(Riant encore, Paravicini sort vers le salon. Mollie se déplace côté face cour du divan.)

**Mme Boyle** : Cet étranger m'exaspère.

**Mlle Casewell** : (se déplaçant côté cour de la table du divan. À Mollie.) D'où arrivait-il la nuit dernière ?

(Elle prend une cigarette de la boîte sur la table.)

**Mollie** : Je ne sais pas.

**Mlle Casewell** : S'il n'était pas aussi bien habillé, je dirais que c'est un marchand ambulant. Et il se maquille. Vous avez remarqué ? C'est dégoûtant.

**Major Metcalf** : Ah ! Vous allez avoir besoin de bois. Je vais en chercher.

(Il sort fond jardin.)

**Mollie** : Il est à peine 4 heures, et il fait déjà sombre. Je vais allumer. (Elle descend à la face jardin et allume les deux appliques murales encadrant la cheminée.) C'est mieux, non ?

(Il y a une pause. Mme Boyle jette des regards inconfortables, d'abord vers Mollie puis vers Mlle Casewell. Toutes deux la regardent.)

**Mme Boyle** : (rassemblant ses affaires pour écrire.) Qu'est-ce que j'ai fait de mon stylo ? (Elle se lève et traverse vers cour, elle entre dans la bibliothèque. On entend le piano, dans le salon. C'est l'air de "Trois souris" joué avec un doigt.)

**Mollie** : (Montant vers la fenêtre pour tirer les rideaux.) Quelle horrible petite chanson !

**Mlle Casewell** : Vous ne l'aimez pas ? Elle vous rappelle votre enfance sans doute, une enfance malheureuse ?

**Mollie** : J'étais très heureuse quand j'étais enfant.

**Mlle Casewell** : Vous avez eu de la chance.

**Mollie** : Pourquoi, vous ne l'étiez pas, vous ?

**Mlle Casewell** : Non.

**Mollie** : Je suis désolée.

**Mlle Casewell** : Tout ça, c'est du passé... Vous savez, on surmonte les choses.

**Mollie** : Je suppose que vous avez raison.

**Mlle Casewell** : Ou on ne les surmonte pas ! C'est difficile à dire.

**Mollie** : On dit que ce qui vous arrive quand on est enfant importe plus que tout le reste.

**Mlle Casewell :** On dit... Et qui dit ça ?

**Mollie :** Les psychologues.

**Mlle Casewell :** Tous des charlatans. Je ne crois ni les psychologues, ni les psychiatres.

**Mollie :** Je n'ai jamais eu à faire à eux.

**Mlle Casewell :** Tant mieux pour vous. Mais non... la vie est ce que vous en faites. Allez droit devant vous et ne regardez jamais en arrière.

**Mollie :** C'est plus facile à dire qu'à faire.

**Mlle Casewell :** (avec force.) Je le sais bien.

**Mollie :** Vous avez peut-être raison... (Elle soupire.) Mais quelquefois des événements surviennent... pour vous rappeler...

**Mlle Casewell :** Il faut les refuser ! Balayer tout ça !

**Mollie :** Je me demande si c'est vraiment ce qu'il faut faire... si ce n'est pas tout le contraire. Peut-être devrait-on faire face une fois pour toutes...

**Mlle Casewell :** Ça dépend de quoi vous parlez.

**Mollie :** (avec un petit rire.) Je sais à peine de quoi je parle.

**Mlle Casewell :** Pour moi, plus rien du passé ne me touchera vraiment, à moins que j'en décide autrement.

(Entrée de Giles et Trotter.)

**Trotter :** Bon. Là-haut, tout va bien. (Mlle Casewell sort par la salle à manger, laissant la porte ouverte. Il regarde la porte de la salle à manger, y entre.)

**Giles :** Mollie, qu'est-ce qui se passe... ?

**Trotter** (Il reparaît sous la voûte fond jardin.) : Tout communique dans cette maison. (Mollie va au secrétaire. Trotter traverse et ouvre la porte du salon.) Ici, nous avons le salon... (Il revient par la bibliothèque.)

**Mme Boyle :** (off) Ça ne vous ferait rien de fermer cette porte ? Cet endroit est plein de courants d'air.

**Trotter :** Excusez-moi, mais il faut que j'aie en tête la configuration des lieux.

(Trotter ferme la porte.)

**Trotter :** Bien, j'ai fait le tour complet. Rien de suspect. Je vais faire mon rapport au commissaire Hobben. (Il va au téléphone.)

**Mollie :** Vous ne pouvez pas téléphoner. La ligne est morte...

**Trotter :** (Se tournant d'un seul coup, et d'une voix incisive.) Quoi ? (il prend le récepteur.) Depuis quand ?

**Mollie :** Le major Metcalf l'a essayée juste après votre arrivée.

**Trotter** : Mais, avant, il marchait très bien. Le commissaire Hobben a eu la communication sans problèmes.

**Mollie** : Oh oui. Je sais. On suppose que la ligne a été rompue par le poids de la neige.

**Trotter** : Ou tranchée par une main criminelle !

(Il repose le récepteur, et se tourne vers eux.)

**Giles** : Que dites-vous ? Mais qui l'aurait tranchée ?

**Trotter** : Monsieur Ralston... Que savez-vous exactement de vos pensionnaires ?

**Giles** : Je... à vrai dire,... pas grand-chose !

**Mollie** : Juste ce qu'il y a sur la fiche d'inscription.

**Trotter** : Ah !

**Giles** : Madame Boyle a écrit de Brighton, le major Metcalf de... ou était-ce déjà ?

**Mollie** : Leamington.

**Giles** : De Leamington. Wren a écrit de Hampstead, et Mlle Casewell d'un hôtel particulier de Kensington.

**Trotter** : Donc tous des environs de Londres.

**Giles** : Oui. Et Paravicini a débarqué hier au soir de... de nulle part ! Mais je suppose qu'ils ont tous des pièces d'identité.

**Trotter** : Ne vous inquiétez pas. Je vérifierai. Mais il n'y a pas grande confiance à placer dans un morceau de papier...

**Mollie** : Enfin Sergent, même si ce ... ce maniaque est sur le point d'arriver ici pour nous tuer tous, ou l'un d'entre nous, nous sommes maintenant tout à fait en sécurité. À cause de la neige, personne ne peut plus parvenir jusqu'ici...

**Trotter** : A moins qu'il ne soit déjà ici.

**Giles** : Déjà ici ?

**Trotter** : Pourquoi pas, Monsieur Ralston ? Tous ces gens sont arrivés hier soir. Quelques heures après l'assassinat de Mme Stanning. Ils auraient eu tout le temps de commettre le crime et puis de venir ici.

**Giles** : Mais à l'exception de M. Paravicini, ils avaient tous retenu à l'avance.

**Trotter** : Et alors, pourquoi pas ? Ces crimes étaient prémédités.

**Giles** : Ces crimes ? Il y a eu seulement un crime. Dans Culver Street. Pourquoi êtes-vous si certain qu'il y en aura d'autres ?

**Trotter** : Je suis là pour l'empêcher. Mais on essayera, j'en suis convaincu.

**Giles** : Je ne peux pas le croire. C'est tellement fantastique.

**Trotter** : Ce n'est pas fantastique. Ce sont des faits.

**Mollie :** Vous avez une description de l'assas... il s'agit d'un homme n'est-ce pas ?

**Trotter :** Non ! Il s'agit peut-être d'un homme... de taille moyenne, carrure indéterminée, pardessus plutôt sombre, chapeau mou, visage masqué par un cache-nez. Parlant à mi-voix. (Il traverse vers le côté cour du fauteuil. Fait une pause.) Il y a trois pardessus sombres pendus en ce moment dans l'entrée. L'un d'eux est le vôtre... il y a trois chapeaux mous également...

**Mollie :** C'est insensé !

**Trotter :** Vous voyez... C'est ce câble de téléphonie qui m'inquiète. S'il a été coupé...

(Il traverse vers le téléphone, se penche et étudie le fil.)

**Mollie :** Il faut que je retourne à la cuisine.

(Mollie sort par la voûte fond jardin. Giles ramasse le gant de Mollie sur le fauteuil et le tient avec un air absent, le lissant dans sa main. Il tire un ticket d'autobus londonien du gant, le regarde fixement, regarde vers la voûte où Mollie a disparu, puis de nouveau le ticket.)

**Trotter :** Vous avez un second téléphone ?

(Giles fronce le sourcil en regardant le ticket de bus, et ne répond pas.)

**Giles :** Pardon. Vous m'avez dit quelque chose ?

**Trotter :** Oui, Monsieur Ralston. Je vous demande si vous avez un autre téléphone.

**Giles :** Oui. Là-haut, dans notre chambre.

**Trotter :** Voudriez-vous monter l'essayer ? Merci...

(Giles sort vers l'escalier fond cour, portant le gant et le ticket, et paraissant hébété. Trotter continue à suivre le câble du téléphone jusqu'à la fenêtre. Il tire le rideau et ouvre la fenêtre, essayant de suivre le fil. Il saute à l'extérieur et disparaît. Il fait pratiquement noir. Madame Boyle entre de la bibliothèque, frissonne et remarque la fenêtre ouverte.)

**Mme Boyle :** (allant à la fenêtre.) Qui a laissé cette fenêtre ouverte ? Un inconscient ? (Elle ferme la fenêtre, va à la radio et l'allume.) Voyons... voyons un peu... (Elle va à la table, prend une revue et la regarde. Il y a un programme de musique à la radio. Mme Boyle fronce le sourcil, va à la radio et change de station émettrice.)

**Radio :** ... Pour comprendre ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de la peur, vous devez étudier l'effet précis produit sur le cerveau humain. Imaginez, par exemple, que vous êtes seul dans une pièce. Il est tard, il fait sombre. Une porte s'ouvre doucement derrière vous...

(Mme Boyle va s'asseoir dans le fauteuil devant la cheminée. La porte face cour s'ouvre. Elle est surprise.)

**Mme Boyle :** (avec soulagement.) Oh, c'est vous.

(Une main passe par la porte ouverte, et dans un cliquetis, éteint les lumières. Obscurité totale d'un seul coup. L'air de "Trois souris" est sifflé.)

Allons, que faites-vous ? Pourquoi avez-vous éteint ? Allumez ! All... a...

(La radio est en pleine puissance, on perçoit une lutte. Le corps de Madame Boyle tombe. Mollie entre par la voûte fond jardin et reste debout, perplexe.)

**Mollie :** Il y a quelqu'un ? Qui a éteint ? Qu'est-ce que ce bruit ?

(Elle allume les lumières à l'interrupteur fond jardin et traverse vers la radio pour la baisser. Elle découvre alors Mme Boyle gisant étranglée devant le divan et crie pendant que le rideau tombe rapidement.)

Rideau

## Acte II

Dix minutes plus tard.

Le corps de Mme Boyle a été enlevé. Tout le monde est réuni dans la pièce. Trotter est appuyé à la table. Mollie est debout. Les autres sont tous assis. Le Major Metcalf dans le grand fauteuil fond jardin, Wren sur la chaise devant le bureau, Giles sur les marches de l'escalier, Mlle Casewell sur l'accoudoir jardin du divan et Paravicini de l'autre côté du divan.

**Trotter :** Je vous en prie, Mme Ralston, essayez de vous rappeler...

**Mollie** (à bout de force) : Je ne peux pas... J'ai la tête vide...

**Trotter :** Je sais que c'est difficile, mais votre témoignage est capital. Mme Boyle venait d'être étranglée quand vous êtes entrée dans cette pièce. Vous arriviez de la cuisine. Êtes-vous certaine de n'avoir rien vu ou entendu en arrivant ici ?

**Mollie :** Non... non. Le son de la radio était au maximum ! Je me suis demandé ce qui se passait. Je ne pouvais rien entendre d'autre avec un tel vacarme.

**Trotter :** C'est bien ce que cherchait le meurtrier... ou (délibérément) la meurtrière !

**Mollie :** Comment pouvais-je entendre autre chose ?

**Trotter :** On ne sait jamais. Si le meurtrier est entré ici par le salon, il pouvait vous entendre arriver de la cuisine. Il pouvait alors s'échapper en grim pant vers les chambres, ou en filant par la salle à manger.

**Mollie :** Il me semble... je ne suis pas certaine... mais je crois avoir entendu une porte grincer... et se fermer... au moment où j'arrivais de la cuisine.

**Trotter :** Quelle porte ?

**Mollie :** Je ne sais pas !

**Trotter :** Réfléchissez, Mme Ralston, essayez de vous souvenir. En haut ? En bas ? Tout près de vous ? À droite ? À gauche ?

**Mollie :** Je ne sais pas. Quel cauchemar ! Je ne suis même pas certaine d'avoir entendu quelque chose. (Elle s'assied dans le fauteuil. Giles va la rejoindre.)

**Giles :** Avez-vous fini de la bousculer ? Vous ne voyez pas qu'elle n'en peut plus ?

**Trotter** (tranchant) : J'enquête sur un meurtre, Monsieur Ralston. Jusqu'à présent, personne ici n'a pris la chose au sérieux, pas même Mme Boyle. Elle m'a refusé toute information, comme vous tous, d'ailleurs ! Elle en est morte ! Nous devons découvrir la vérité, et vite, si

nous voulons éviter un autre meurtre.

**Giles :** Un autre... Mais c'est absurde. Pourquoi ?

**Trotter :** Parce qu'il y a trois souris aveugles...

**Giles :** Un cadavre pour chaque souris ? Mais il vous faut, à chaque fois, une liaison avec l'affaire de la Ferme Longridge alors ?

**Trotter :** Effectivement.

**Giles :** Mais pourquoi ici ?

**Trotter :** Parce qu'il n'y avait que deux adresses dans le carnet que nous avons trouvé. Au 24 Culver Street, une seule victime était possible. Elle est morte. Sur son cadavre, on a trouvé un billet sur lequel il était écrit : «Trois souris... Celle-ci est la première.». Ici, Monsieur Ralston, au Manoir Monkswell, le champ des possibilités est plutôt vaste... (Il regarde autour de lui). Je n'ai que cette adresse, je m'y accroche !

**Mlle Casewell :** Ce n'est qu'un pari ! Pour vous suivre, il faut admettre une coïncidence invraisemblable. Il faudrait que deux personnes, ayant un rapport avec la Ferme Longridge, soient venues ici en même temps par hasard !

**Trotter :** À la lumière de certaines circonstances, le hasard n'a peut-être rien à voir dans cette histoire, Mlle Casewell. Pensez-y ! (Il s'avance.) Bien. Je veux établir clairement vos positions au moment où le crime a été commis. Mme Ralston, vous vous trouviez dans la cuisine en train de préparer des légumes. Vous êtes sortie de la cuisine, vous êtes passée dans le hall et vous êtes arrivée jusqu'ici. (Il montre le chemin du doigt par la voûte jardin.) La radio fonctionnait à fond, la lumière était éteinte et le hall était sombre. Vous avez allumé, vous avez vu Mme Boyle et vous avez crié. C'est bien ça ?

**Mollie :** Oui, oui, j'ai hurlé... Ça m'a paru très long. Et puis, vous êtes arrivés. Tous.

**Trotter :** Oui. Comme vous dites, nous sommes tous venus... mais de directions différentes, et plus ou moins immédiatement (il fait une pause, descend jusqu'au milieu et tourne le dos au public.) Voyons un peu, quand je suis sorti par cette fenêtre pour suivre le câble du téléphone, vous, Monsieur Ralston, vous êtes monté dans votre chambre pour essayer l'autre appareil téléphonique. (remontant) Où étiez-vous quand Mme Ralston a crié ?

**Giles :** Dans la chambre. Il n'y avait pas plus de tonalité dans le second appareil que dans celui-ci. J'ai regardé par la fenêtre pour essayer de découvrir des traces de fils coupés, mais je n'ai rien vu. Ensuite, j'ai entendu Mollie crier et je me suis précipité en bas.

**Trotter :** (s'appuyant sur la table.) J'ai l'impression que vous avez mis un certain temps pour accomplir ces simples gestes. Vous ne trouvez pas, Monsieur Ralston ?

**Giles :** Non, je ne trouve pas !

**Trotter** : Disons que vous avez pris tout votre temps...

**Giles** : J'ai... Je n'avais aucune raison de me précipiter !

**Trotter** : Très bien. A nous, Monsieur Wren, où étiez-vous ?

**Christopher Wren** : (Se levant et venant à côté de Trotter.) Je me suis d'abord rendu dans la cuisine pour aider Madame Ralston. J'adore faire la cuisine. Après ça, je suis monté dans ma chambre.

**Trotter** : Pourquoi ?

**Christopher Wren** : C'est une chose assez ordinaire, je crois, d'aller dans sa chambre. On a besoin d'être seul, quelquefois.

**Trotter** : Vous êtes allé dans votre chambre parce que vous vouliez être seul ?

**Christopher Wren** : Oui... et parce que je voulais me rafraîchir ... et me brosser les cheveux... et euh...

**Trotter** : (regardant fixement la tignasse échevelée de Wren.) Vous vouliez vous brosser les cheveux ?

**Christopher Wren** : ... Oh, mais ça ne vous regarde pas, après tout... Je suis monté dans ma chambre, et puis, c'est tout.

(Giles descend vers la porte avant cour)

**Trotter** : Et vous avez entendu crier Madame Ralston ?

**Christopher Wren** : Oui.

**Trotter** : Vous êtes descendu immédiatement ?

**Christopher Wren** : Bien sûr.

**Trotter** : Je suis surpris que vous n'ayez pas rencontré monsieur Ralston ?

(Christopher Wren et Giles se regardent.)

**Christopher Wren** : Je suis passé par l'escalier de service. Il est à côté de ma chambre.

(Il va jusqu'à la chaise devant le bureau et s'assied.)

**Trotter** : Je comprends. (Il se déplace vers jardin de la table divan.) Monsieur Paravicini ?

**Paravicini** : Je vous l'ai déjà dit... (il se lève et se déplace jusqu'à cour du divan.) Je jouais du piano dans le salon... là-dedans, inspecteur...

**Trotter** : Je ne suis pas inspecteur, juste sergent, monsieur Paravicini.

**Paravicini** : C'est vrai !

**Trotter** : Quelqu'un vous a-t-il entendu jouer du piano ?

**Paravicini** : Je ne sais pas. Je jouais très, très doucement... avec un doigt... comme ça...

**Mollie** : Vous jouiez l'air des trois souris !

**Trotter** : C'est exact ?

**Paravicini :** Oui, c'est un air qui se retient facilement... C'est, comment dirais-je,... un air qui hante... Ce n'est pas votre avis ?

**Mollie :** C'est un air horrible !

**Paravicini :** N'empêche qu'il court pourtant dans toutes les têtes... Quelqu'un le sifflait aussi...

**Trotter :** Le sifflait ? Où ?

**Paravicini :** Je ne suis pas certain, peut-être ici, peut-être dans l'escalier... peut-être même en haut, dans une chambre...

**Trotter :** Qui sifflait ? (Pas de réponses.) Vous avez entendu siffler l'air des trois souris ou est-ce une invention de votre part, Monsieur Paravicini ?

**Paravicini :** Non, non, inspecteur... pardon, sergent... Je ne me permettrais pas une chose pareille.

**Trotter :** Bon... continuez... vous jouez du piano...

**Paravicini :** Avec un doigt... comme ça... et alors j'ai entendu la radio qui hurlait... C'était cacophonique. Et puis J'ai entendu Madame Ralston.

(Il s'assied côté cour du divan)

**Trotter :** (remontant jusqu'au milieu de la table, comptant sur ses doigts.) Très bien. Monsieur Wren... dans sa chambre ! Monsieur Ralston, dans sa chambre ! Monsieur Paravicini dans le salon ! Mlle Casewell ?

**Mlle Casewell :** Je faisais du courrier dans la bibliothèque.

**Trotter :** Pouviez-vous entendre ce qui se passait ici ?

**Mlle Casewell :** Non, je n'ai rien entendu jusqu'au cri de Madame Ralston.

**Trotter :** A ce moment-là, qu'avez-vous fait ?

**Mlle Casewell :** Je suis venue ici.

**Trotter :** Tout de suite ?

**Mlle Casewell :** Je... Je crois, oui.

**Trotter :** Vous dites que vous étiez en train de faire du courrier dans la bibliothèque quand Madame Ralston a crié ?

**Mlle Casewell :** Oui.

**Trotter :** Vous vous êtes levée en hâte du bureau où vous étiez installée pour venir ici ?

**Mlle Casewell :** Oui.

**Trotter :** Je n'ai pourtant pas remarqué de courrier sur le bureau de la bibliothèque.

**Mlle Casewell :** Je l'ai emporté avec moi.

(Elle ouvre son sac, en sort une lettre et la lui tend.)

**Trotter** : (il regarde, lit un peu la lettre et la rendant) « Ma Julie chérie... Ma très chère... »  
hum... une de vos amies... ou une parente peut-être ?

**Mlle Casewell** : Ça ne vous regarde certainement pas !

**Trotter** : Sait-on jamais, Mlle Casewell ? (il se déplace et passe derrière la table jusqu'au milieu.) Vous savez, s'il m'arrivait d'entendre quelqu'un crier au meurtre alors que je suis en train d'écrire une lettre, je ne crois pas que je prendrais le temps de la ramasser, de la plier, de la ranger avant d'aller voir ce qui se passe.

**Mlle Casewell** : Vous ne feriez pas ça ? Comme c'est intéressant.

(Elle remonte vers fond cour et s'assied sur un tabouret.)

**Trotter** : (se déplaçant jusqu'au côté cour du major Metcalf.) Et vous, Major Metcalf, vous dites que vous étiez à la cave... C'est étrange ! Pourquoi dans la cave ?

**Major Metcalf** : Pas de raison spéciale... Je jetais un œil à droite et à gauche... J'avais remarqué une espèce de débarras sous l'escalier près de la cuisine... plein d'un tas de vieux trucs, d'équipements sportifs... J'ai ensuite trouvé une autre porte à l'intérieur... je l'ai ouverte : il y avait des marches... je suis curieux de nature, alors je suis descendu... et là j'ai découvert...

**Trotter** : Vous avez découvert ?

**Major Metcalf** : De très belles caves !

**Mollie** : Ravie qu'elles vous plaisent !

**Major Metcalf** : Je parie qu'il s'agit de l'ancienne crypte d'un vieux monastère... C'est sans doute de là que vient le nom de cet endroit, 'Monkswell'...

**Trotter** : Nous ne sommes pas engagés dans une recherche archéologique, Major Metcalf. Nous enquêtons sur un meurtre.

**Major Metcalf** : Désolé !

**Trotter** : Madame Ralston nous a dit qu'elle avait entendu une porte se fermer avec un léger grincement. (il se déplace jusqu'à jardin du divan.) La porte du débarras, en particulier, se ferme avec un grincement... Il se pourrait très bien qu'après avoir tué Madame Boyle, l'assassin ait entendu Madame Ralston arriver de la cuisine et se soit glissé dans le débarras en tirant la porte derrière lui.

**Major Metcalf** : C'est une possibilité.

(Mollie se lève, descend jusqu'au petit fauteuil face jardin et s'assied. Il y a une pause.)

**Christopher Wren** : Alors, il devrait y avoir des empreintes dans le débarras.

**Major Metcalf** : Il y a déjà les miennes... Mais... la plupart des criminels prennent soin de porter des gants... n'est-ce pas, sergent ?

**Trotter** : Bien sûr, bien sûr... mais tous les criminels font un faux pas tôt ou tard.

**Paravicini** : Je me demande, sergent, si ceci est toujours vrai ?

**Giles** : (se déplaçant jusqu'à cour de Trotter.) Écoutez, nous perdons du temps... Il y a ici une seule personne qui...

**Trotter** : Je vous en prie, Monsieur Ralston, c'est moi qui suis chargé de l'enquête !

**Giles** : Bon, très bien... Je n'ai plus rien à faire ici.

(Il sort par la porte du salon.)

**Trotter** : Monsieur Ralston... (Impératif) Monsieur Ralston ! (Giles repasse la porte à contre cœur et reste debout près de la face cour.) Merci. Nous devons établir l'opportunité aussi bien que la raison... or, l'opportunité, vous l'avez tous eue. (Murmures de protestation.) Il y a deux escaliers, n'importe qui pouvait monter par l'un et descendre par l'autre. N'importe qui pouvait descendre aux caves par la porte près de la cuisine et remonter par les marches qui mènent, par une trappe, au pied de l'escalier là-bas. (Il montre du doigt.) Le fait essentiel est que chacun d'entre vous était seul au moment où le crime a été commis.

**Giles** : Mais voyons, sergent, vous parlez comme si nous étions tous suspects, c'est ridicule.

**Trotter** : Dans le cas d'un meurtre... tout le monde est suspect.

**Giles** : Mais vous savez parfaitement qui a tué cette femme dans Culver Street... Vous l'avez dit vous-même, c'est l'aîné des enfants de la ferme Longridge. Il s'agit d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, mentalement dérangé... Eh bien, bon Dieu, il n'y a qu'une personne ici qui remplisse toutes ces conditions !

(Il montre Wren du doigt et avance légèrement vers lui.)

**Christopher Wren** : Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! Vous êtes tous contre moi ! D'ailleurs, tout le monde est toujours contre moi. C'est de la persécution... (Allant jusqu'à Metcalf.) de la persécution.

(Giles le suit et puis s'arrête.)

**Major Metcalf** : (se levant gentiment.) Allons... du calme, jeune homme... du calme... (Il tapote l'épaule de Wren.)

**Mollie** : Voyons, Christopher, ce n'est rien... (à Trotter) Mais enfin, dites-lui que ce n'est rien...

**Trotter** : (regardant Giles, impassible.) Je ne suis pas sa nourrice.

**Mollie** : Dites-lui au moins que vous n'allez pas l'arrêter.

**Trotter** : (allant à cour de Mollie.) Pour l'instant, je n'arrête personne. Il me faudrait une preuve pour arrêter quelqu'un... Je n'en ai aucune... pas encore...

(Wren va vers le feu.)

**Giles** : Mollie tu es folle ! Et vous aussi d'ailleurs. (remontant au milieu.) Il y a ici une seule

personne qui colle parfaitement avec tous les indices et qui, par simple mesure de sécurité devrait être arrêtée... c'est une question d'honnêteté vis-à-vis de tous.

**Mollie :** Attends Giles, pas si vite... sergent Trotter... Puis-je vous parler une minute ? Seule ?

**Trotter :** Certainement, Madame Ralston... Voulez-vous tous, s'il vous plaît, passer dans la salle à manger ?

(Les autres se lèvent et descendent face cour jusqu'à la porte. D'abord Mlle Casewell, puis Paravicini qui proteste suivi de Wren. Le major Metcalf se lève en même temps que Paravicini et sort le dernier comme à regret.)

**Giles :** Je reste.

**Mollie :** Non, Giles, toi aussi, je t'en prie.

**Giles :** Je ne vois vraiment pas ce qui te prend !

**Mollie :** Je t'en prie.

(Giles sort.)

**Trotter :** Je vous écoute, Madame Ralston. Que voulez-vous me dire ?

**Mollie :** Sergent Trotter, vous pensez que ce... fou... cet assassin... est sans doute le... l'aîné des trois enfants de la ferme Longridge... mais vous n'en êtes pas sûr, n'est-ce pas ?

**Trotter :** Il y a encore trop de zones d'ombres. Notre seule certitude est que la femme qui a aidé son mari à maltraiter ces enfants a été tuée... et que Madame Boyle, responsable de les avoir placés dans cette ferme, a été tuée également. (Il descend jusqu'à jardin du divan.) Le câble téléphonique qui pouvait me relier avec le commissariat central a été coupé...

**Mollie :** Ce n'est pas le poids de la neige qui a rompu la ligne ?

**Trotter :** Non, madame Ralston, la ligne a été délibérément tranchée. Elle a été coupée tout de suite à l'extérieur près de la porte d'entrée... je l'ai vu !

**Mollie :** Ah !

**Trotter :** Asseyez-vous, Madame Ralston.

**Mollie :** (s'asseyant sur le divan.) Vous connaissez le coupable ?

**Trotter :** (se déplaçant autour du divan) Disons que je progresse par probabilités... tout va dans la même direction : instabilité mentale, infantilisme, rapport du psychiatre, désertion de l'armée...

**Mollie :** Je vois... et tout semble désigner Christopher. Mais je n'y crois pas... Il y a sûrement d'autres possibilités.

**Trotter :** Lesquelles ?

**Mollie :** (hésitant) Eh bien... ces enfants n'avaient-ils pas de parents ?

**Trotter :** La mère était alcoolique... elle est morte peu de temps après qu'on lui ait pris ses enfants pour les placer chez les Stannings.

**Mollie :** Et le père ?

**Trotter :** Il était sergent dans l'armée. Toujours absent. S'il est vivant... il est maintenant à la retraite...

**Mollie :** Vous ne savez pas où il est ?

**Trotter :** Non. Nous n'avons pas d'informations. Mais dites-vous bien, Mme Ralston, que s'il faut retrouver sa trace, nous y arriverons... même si cela doit prendre quelque temps... Nous tenons compte de toutes les éventualités.

**Mollie :** Mais vous ne savez pas où il se trouve aujourd'hui, et si le fils est mentalement instable, le père peut l'être également.

**Trotter :** (conciliant.) Oui... Peut-être ! C'est une possibilité.

**Mollie :** Supposez qu'il soit revenu chez lui après avoir terriblement souffert pendant une mission, qu'il soit revenu pour trouver sa femme décédée et ses enfants mêlés à une horrible histoire, dans laquelle le plus jeune a trouvé la mort. Il a très bien pu perdre la tête et décidé de se venger.

**Trotter :** Simple hypothèse.

**Mollie :** Mais c'est possible ?

**Trotter :** Oui, Mme Ralston, c'est tout à fait possible.

**Mollie :** Dans ce cas, le meurtrier pourrait être un homme d'âge moyen. (Elle fait une pause.) Quand j'ai dit que la police avait téléphoné, le major Metcalf a été bouleversé. Vraiment. Je l'ai vu sur son visage.

**Trotter :** (réfléchissant.) Le major Metcalf ?

(Il se déplace jusqu'au fauteuil milieu et s'assied.)

**Mollie :** Age moyen... militaire... Je sais qu'il a l'air gentil et parfaitement normal, mais ça peut ne pas se voir, n'est-ce pas ?

**Trotter :** Non. Souvent ça ne se voit pas du tout.

**Mollie :** (se levant et allant près de Trotter.) Ainsi il n'y a pas que Christopher de suspect, il y a le major Metcalf également.

**Trotter :** D'autres suggestions ?

**Mollie :** Quand j'ai dit que la police avait téléphoné, Monsieur Paravicini en a laissé tomber le tisonnier et puis il m'a dit une phrase sans accent.

**Trotter :** Monsieur Paravicini !

(Il semble réfléchir.)

**Mollie :** Je sais qu'il a l'air trop vieux pour être le fils aîné, et qu'il a l'air d'un étranger et... tout ça... mais... il pourrait être plus jeune qu'il n'y paraît. Il a du maquillage sur la figure. Mademoiselle Casewell l'a remarqué aussi. Il se pourrait qu'il soit... déguisé, qu'il soit venu ici pour...

**Trotter :** Vous tenez beaucoup à ce que le jeune Wren soit hors de cause, n'est-ce pas ?

**Mollie :** (allant vers le feu.) Il a l'air tellement sans défense ! Et puis en quelque sorte... (se tournant vers Trotter.) si malheureux.

**Trotter :** Madame Ralston, laissez-moi vous dire que j'ai toutes les possibilités en tête depuis le début. Georgie, le fils aîné, son père, et aussi... une autre personne !

**Mollie :** Une autre personne ?

**Trotter :** Il y avait une sœur, vous vous souvenez ? (se levant et allant vers Mollie.) Il se pourrait très bien que ce soit une femme qui ait tué Maureen Lyon. Pourquoi pas ? (se déplaçant vers milieu.) Le chapeau mou tiré très bas sur les yeux... le visage masqué par un cache-nez... On a dit que l'assassin chuchotait... C'est la voix qui trahit le sexe. (Il se déplace.) Oui, ce pourrait être une femme.

**Mollie :** Mlle Casewell ?

**Trotter :** (allant jusqu'à la voûte fond cour.) Elle paraît un peu âgée pour le rôle. Quoi que ! (Il monte la marche, ouvre la porte de la bibliothèque, regarde à l'intérieur, puis referme la porte.) Oh, oui, Mme Ralston, il y a un champ très vaste d'éventualités. Il y a vous, par exemple.

**Mollie :** Moi ?

**Trotter :** Vous avez à peu près l'âge.

**Mollie :** Mais enfin sergent !

**Trotter :** Non, non... quoi que vous puissiez me dire sur vous-même, vous savez très bien que je n'ai, en ce moment, aucun moyen de le contrôler. Et puis... il y a votre mari.

**Mollie :** Giles ? Mais c'est ridicule !

**Trotter :** (traversant lentement vers cour de Mollie) Lui et Christopher Wren sont plus ou moins du même âge. Votre mari fait peut-être un peu plus âgé qu'il ne l'est en réalité, et Wren un peu plus jeune. Que savez-vous exactement de votre mari Madame Ralston ?

**Mollie :** Ce que je sais de Giles ? Mais enfin sergent, ne soyez pas ridicule !

**Trotter :** Vous êtes mariés depuis combien de temps ?

**Mollie :** Un an. Tout juste un an.

**Trotter :** Et où l'avez-vous rencontré ?

**Mollie :** A un bal, à Londres. Nous fréquentions les mêmes personnes.

**Trotter :** Avez-vous rencontré sa famille ?

**Mollie :** Il... Il n'a plus de famille. Ils sont tous morts.

**Trotter :** Ils sont tous morts ?

**Mollie :** Oui... Oh, je vous en prie, sergent, pas d'interprétation hâtive. Son père était avocat, et sa mère est morte quand il était bébé.

**Trotter :** Vous êtes en train de me dire ce qu'il vous a raconté.

**Mollie :** Bien sûr, mais... (Elle se tourne et s'éloigne.)

**Trotter :** Mais vous n'avez rien vérifié.

**Mollie :** (lui tournant le dos rapidement) Vos insinuations sont révoltantes.

**Trotter :** Vous seriez étonnée, Madame Ralston, si vous saviez combien de cas nous avons, à peu près semblables au vôtre... Depuis combien de temps connaissiez-vous Giles Ralston quand vous l'avez épousé ?

**Mollie :** Quelques semaines, mais...

**Trotter :** Vous ne saviez donc pas grand chose de lui.

**Mollie :** Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Je sais tout de lui ! Je sais exactement quel genre d'homme il est. Mais... C'est Giles. (se tournant vers le feu.) Vous... C'est monstrueux de penser que c'est un horrible fou, un maniaque. Voyons, il n'était même pas à Londres hier quand le meurtre a eu lieu.

**Trotter :** Et où était-il ? Ici ?

**Mollie :** Il est allé au village pour acheter du grillage pour les poules.

**Trotter :** Et il en a rapporté ?

(Il traverse jusqu'au bureau.)

**Mollie :** Non. Non, il n'en a pas trouvé.

**Trotter :** Vous êtes à une heure de Londres, n'est-ce pas ?

**Mollie :** (trépignant de colère.) Je vous dis que Giles n'était pas à Londres !

**Trotter :** Juste une minute, Madame Ralston ? (il traverse, va dans le hall d'entrée fond jardin et revient portant un pardessus plutôt sombre. Se déplaçant à cour de Mollie.) C'est le pardessus de votre mari ?

**Mollie :** (soupçonneuse, elle regarde le manteau.) Oui.

(Trotter tire de la poche un journal du soir, plié.)

**Trotter :** Voici un journal du soir, daté d'hier, vendu dans les rues de Londres aux environs de 15h30.

**Mollie :** Je ne vous crois pas.

**Trotter** : Non ? (il remonte vers jardin de la voûte avec le manteau.) Et pourtant !

(Trotter sort par la voûte fond jardin avec le pardessus. Mollie s'assied dans le petit fauteuil face jardin sans quitter des yeux le journal du soir. Wren passe la tête dans l'entrebâillement, voit que Mollie est seule et entre.)

**Christopher Wren** : Mollie ?

(Mollie sursaute et cache le journal sous le coussin dans le fauteuil.)

**Mollie** : Ah ! C'est vous. Vous m'avez fait peur.

(Elle se déplace devant le fauteuil.)

**Christopher Wren** : (allant la rejoindre.) Il est parti ?

**Mollie** : Qui ?

**Christopher Wren** : Le sergent.

**Mollie** : Oui. Oui, il est sorti.

**Christopher Wren** : Il faut que je m'en aille d'ici. N'importe où, n'importe comment, mais il faut que je parte. Y a-t-il un endroit dans la maison où je pourrais me cacher ?

**Mollie** : Vous cacher ?

**Christopher Wren** : Oui. De lui.

**Mollie** : Mais pourquoi ?

**Christopher Wren** : Mais enfin, darling, ils sont en train de dire que c'est moi qui ai commis ces crimes, surtout votre mari d'ailleurs. Il ne peut pas me sentir...

(Il se déplace jusqu'au divan.)

**Mollie** : Quelle importance ? Écoutez, Christopher, vous ne pouvez pas continuer à fuir les choses... comme ça, toute votre vie.

**Christopher Wren** : Pourquoi dites-vous ça ?

**Mollie** : Parce que c'est la vérité, n'est-ce pas ?

**Christopher Wren** : (sans espoir.) Oh oui, c'est bien vrai.

(Il s'assied côté cour du divan.)

**Mollie** : (s'asseyant côté jardin du divan, affectueusement.) Il faut bien se décider à grandir un jour ou l'autre, Chris.

**Christopher Wren** : Je n'ai pas trop envie !

**Mollie** : Votre nom n'est pas vraiment Christopher Wren, n'est-ce pas ?

**Christopher Wren** : Non...

**Mollie** : Et vous n'êtes pas non plus architecte...

**Christopher Wren** : Non...

**Mollie :** Alors ?

**Christopher Wren :** Alors, Quoi ? Pourquoi j'ai décidé de m'appeler Christopher Wren ? Parce que ça m'amusait. À l'école, les autres garçons m'appelaient Christopher Robin. Vous voyez, le petit garçon, l'ami de Winnie l'ourson.

**Mollie :** Je vois bien, oui. Il est mignon.

**Christopher Wren :** C'est le bon mot ! Robin, Wren, on va dire que j'y suis arrivé par association d'idée. J'ai toujours voulu être architecte.

**Mollie :** Quel est votre vrai nom ?

**Christopher Wren :** Quelle importance ! Je me suis enfui, vous savez, de l'école ! Et puis après, pendant mon service militaire, je me suis encore enfui. Tout était tellement bestial... Je détestais... (Mollie est tout à coup envahie de malaise, Wren le remarque. Elle se lève. Wren se lève également et essaie de la rejoindre. Mollie remonte vers la table et se détourne de lui.) Le signalement de l'assassin est calqué sur moi. C'est ce que vous pensez. Je suis tellement... Ah, si ma mère... ma mère...

**Mollie :** Votre mère ?

**Christopher Wren :** Tout irait bien mieux si elle n'était pas morte. Ce ne serait pas la même chose... elle prendrait soin de moi... je me sentirais moins seul.

**Mollie :** On ne peut pas se faire dorloter toute sa vie. Il y a des choses qui vous arrivent, il faut les supporter... Et la vie doit continuer, exactement comme avant.

**Christopher Wren :** Ce n'est pas possible.

**Mollie :** Si, c'est possible.

**Christopher Wren :** Vous voulez dire... Vous êtes passée par là, vous aussi ?

(Il remonte jusqu'à cour de Mollie.)

**Mollie :** (faisant face à Wren.) Oui.

**Christopher Wren :** C'était quelque chose de grave ?

**Mollie :** C'était quelque chose que je n'ai jamais pu oublier.

**Christopher Wren :** Ça a un rapport avec Giles ?

**Mollie :** Non, c'était longtemps avant que je ne le rencontre.

**Mollie :** Vous deviez être jeune...

**Mollie :** C'est peut-être pour cela que c'était tellement affreux... tellement horrible... J'essaie de me le sortir de la tête... j'essaie de ne plus y penser.

**Christopher Wren :** Vous voyez, vous aussi vous essayez de fuir les choses au lieu de leur faire face...

**Mollie :** Oui... peut-être... dans un sens, c'est aussi une fuite. (Silence.) Si on pense que

jusqu'à hier, on ne s'était jamais vu... nous avons l'air de plutôt bien nous comprendre...

**Christopher Wren** : Oui, c'est bizarre.

**Mollie** : Oui, et non. Je suppose que c'est une sorte de... sympathie entre nous !

**Christopher Wren** : Alors, vous pensez que quoi qu'il arrive, il faut tenir le coup ?

**Mollie** : Franchement, qu'est-ce que vous voulez faire d'autre ?

**Christopher Wren** : Je pourrais voler les skis du sergent. Je suis très bon skieur.

**Mollie** : Ce serait ridicule. Vous auriez l'air d'avouer.

**Christopher Wren** : De toute façon, le sergent Trotter croit que je suis coupable.

**Mollie** : Non, il ne le croit pas... Enfin, je ne sais pas ce qu'il croit.

(Elle descend jusqu'au fauteuil, tire le journal du soir de dessous le coussin et le regarde fixement. Soudain, avec passion.) Je le déteste... je le déteste... je le déteste...

**Christopher Wren** : (sursautant.) Qui ?

**Mollie** : Le sergent Trotter... Il vous met des choses dans la tête... des choses qui ne sont pas vraies... qui ne peuvent pas être vraies...

**Christopher Wren** : Qu'est-ce qui vous arrive, Mollie ?

**Mollie** : Je ne peux pas le croire, je ne veux pas le croire...

**Christopher Wren** : Mais qu'est-ce que vous ne pouvez pas croire ? (il va lentement vers Mollie, met ses mains sur ses épaules et la tourne face à lui.) Allons... dites...

**Mollie** : (lui montrant le journal.) Vous voyez ça ?

**Christopher Wren** : Oui, qu'est-ce que c'est ?

**Mollie** : Le journal d'hier soir, un journal de Londres, il était dans la poche du pardessus de Giles. Mais Giles n'était pas à Londres hier !

**Christopher Wren** : Eh bien, c'est très bien. Puisqu'il était ici toute la journée...

**Mollie** : Il n'était pas ici. Il est sorti en voiture pour acheter du grillage pour les poules... Et il n'en a pas trouvé.

**Christopher Wren** : Hé bien, finalement, il sera allé à Londres.

**Mollie** : Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit, alors ? Pourquoi prétendre qu'il a tourné en rond dans les environs ?

**Christopher Wren** : Peut-être qu'avec la nouvelle de ce meurtre...

**Mollie** : Il n'était pas au courant du meurtre, ou alors... il l'était !

(Elle va vers le feu.)

**Christopher Wren** : Bon Dieu, Mollie, vous ne pensez tout de même pas... Le sergent ne pense pas...

(Pendant ce qui suit Mollie traverse lentement la scène vers cour du divan. Wren laisse

tomber silencieusement le journal sur le divan.)

**Mollie :** Je ne sais pas, je ne sais pas ce que pense le sergent, mais il est capable de vous faire douter de tout. Vous vous rendez compte que quelqu'un que vous aimez et que vous pensez connaître parfaitement pourrait être... un étranger... (chuchotant.) C'est ce qui arrive dans un cauchemar. Vous savez, on est quelque part entouré d'amis, et puis tout à coup vous regardez leurs visages et ils ne sont plus vos amis... ce sont des gens différents, qui font juste semblant... alors on a peur... on n'a plus confiance en personne...

(Elle se cache le visage dans les mains. Wren lui prend les mains et les écarte de son visage. Giles entre de la salle à manger face jardin mais s'arrête quand il les voit. Mollie recule et Wren s'assied sur le divan.)

**Giles :** (à la porte.) Je ne vous dérange pas ?

**Mollie :** Non... nous bavardions... Il faut que je retourne à la cuisine. Il y a un pâté en croute et des pommes de terre, et je vais préparer des épinards.

(Elle se déplace jardin.)

**Christopher Wren :** (se levant.) Je viens vous donner un coup de main.

**Giles :** Certainement pas !

**Mollie :** Giles !

**Giles :** Les tête-à-tête ne sont pas recommandés en ce moment. Ne mettez pas les pieds dans la cuisine et tenez-vous loin de ma femme.

**Christopher Wren :** Vous savez...

**Giles :** (furieux.) Tenez-vous loin de ma femme, Wren. Je ne tiens pas à ce qu'elle soit la prochaine victime.

**Christopher Wren :** Ah ! Parce que vous pensez que c'est moi ?

**Giles :** Je l'ai déjà dit ! Il y a un tueur en liberté dans cette maison et il me semble que vous remplissez toutes les conditions.

**Christopher Wren :** Je ne suis pas le seul.

**Giles :** Je ne vois pas qui d'autre.

**Christopher Wren :** Ça vous arrange bien !

**Giles :** Je ne me soucie que de la sécurité de mon épouse.

**Christopher Wren :** Mais moi aussi ! Et je ne veux pas vous laisser seul ici avec elle.

(Il remonte vers cour de Mollie.)

**Giles :** (remontant vers jardin de Mollie.) Bon sang ! Qu'est-ce que c'est que cette

plaisanterie ?

**Mollie :** Christopher, je vous en prie... partez...

**Christopher Wren :** Je ne m'en irai pas.

**Mollie :** Je vous en prie... partez... s'il vous plaît. Je vous le demande.

**Christopher Wren :** (allant vers jardin.) Bien... Mais je ne serai pas loin. (il sort de mauvaise grâce fond jardin, Mollie traverse jusqu'au bureau suivie par Giles.)

**Giles :** Qu'est-ce que ça veut dire ? Mollie, tu es folle ? Alors tu étais prête à t'enfermer dans la cuisine avec ce... ce fou meurtrier !

**Mollie :** Il n'est rien de tout ça !

**Giles :** Il n'y a qu'à le regarder pour voir qu'il est dingue !

**Mollie :** Il n'est pas dingue, il est juste malheureux... Crois-moi, Giles, il n'est pas dangereux... Je le saurais s'il était dangereux. Et de toute façon, je suis assez grande pour veiller à ma sécurité.

**Giles :** C'est exactement ce que disait Madame Boyle !

**Mollie :** Oh ! Giles, non ! (Elle descend face cour.)

**Giles :** (descendant à jardin de Mollie.) Dis-moi un peu, qu'y a-t-il entre toi et ce type ?

**Mollie :** Que veux-tu dire entre lui et moi... je le plains, c'est tout.

**Giles :** Tu le connaissais peut-être déjà... tu as peut-être imaginé qu'il vienne ici et que vous fassiez tous les deux semblant de vous rencontrer pour la première fois. Tout cela était combiné entre vous, n'est-ce pas ?

**Mollie :** Giles, est-ce que tu deviens fou ? Comment peux-tu imaginer des absurdités pareilles ?

**Giles :** C'est étrange qu'un type comme ça vienne loger dans un endroit aussi retiré qu'ici.

**Mollie :** Pas plus étrange que pour mademoiselle Casewell, le major Metcalf ou madame Boyle.

**Giles :** J'ai lu quelque part que ces cas d'homicides avaient quelquefois du charme pour les femmes. Il semble que ce soit vrai. Où l'as-tu rencontré ? Depuis combien de temps dure cette histoire ?

**Mollie :** Qu'est-ce qui te prend Giles ? Tu es ridicule. (Elle se déplace légèrement jardin) Je n'avais jamais vu Christopher avant qu'il ne mette les pieds ici.

**Giles :** Ça, c'est ce que tu dis. Peut-être es-tu allée le retrouver en cachette à Londres ?

**Mollie :** Tu sais parfaitement que je ne suis pas allée à Londres depuis des semaines.

**Giles :** (sur un ton de voix curieux.) Depuis des semaines ? Vraiment ?

**Mollie :** Qu'est-ce que tu as en tête ? Tu sais très bien que c'est la vérité.

**Giles :** Ah oui ? Alors qu'est-ce que c'est que ça ? (il sort le gant de Mollie de sa poche, en tire le ticket d'autobus.) C'est un des gants que tu portais hier. Je l'ai ramassé cet après-midi en parlant avec le sergent Trotter. Tu vois ce qu'il y a dedans ? Un ticket d'autobus de Londres !

**Mollie :** Mais...

**Giles :** Donc, hier, il semblerait que tu ne sois pas allée au village, mais plutôt à Londres.

**Mollie :** D'accord, je suis allée...

**Giles :** Pendant ce temps-là, sans me douter de rien, je tournais en rond dans le pays...

**Mollie :** (moqueuse) Pendant que tu tournais en rond dans...

**Giles :** Reconnais-le, hier tu étais à Londres !

**Mollie :** Très bien. Hier, j'étais à Londres. Seulement, tu y étais aussi !

**Giles :** Quoi ?

**Mollie :** Oui, toi aussi. Tiens, tu en as rapporté le journal du soir. (Elle ramasse le journal sur le divan.)

**Giles :** Où as-tu trouvé ça ?

**Mollie :** Dans la poche de ton pardessus.

**Giles :** N'importe qui peut l'avoir mis dans la poche de mon pardessus !

**Mollie :** Dans quel but ? Non, non, tu étais à Londres.

**Giles :** D'accord, j'y étais. Mais pas pour ce que tu crois !

**Mollie :** Et qu'est-ce que je crois ?

**Giles :** Je n'ai pas été retrouver une femme.

**Mollie :** (avec une expression d'horreur, et chuchotant.) Non ? Tu es bien sûr que non ?

**Giles :** (il vient plus près d'elle.) Enfin, Mollie...

**Mollie :** Va-t-en ! Ne m'approche pas !

**Giles :** Mais qu'est-ce qui te prend ?

**Mollie :** Ne me touche pas !

**Giles :** Est-ce que tu as été à Londres pour rejoindre Christopher Wren ?

**Mollie :** Ne sois pas idiot ! Bien sur que non.

**Giles :** Pourquoi étais-tu à Londres alors ?

**Mollie :** Je ne te le dirai pas... pas maintenant... ça n'a pas de sens !

(Elle traverse vers la voûte fond jardin.)

**Giles :** (avec colère, se déplaçant à cour de Mollie.) Qu'est-ce qui se passe, Mollie, tu es différente tout à coup ! C'est comme si je ne te connaissais plus.

**Mollie :** Peut-être ne m'as-tu jamais connue ? Nous sommes mariés depuis combien de

temps... un an ! Et ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé ou souffert avant que tu me connaisses... Tu ne sais pas grand chose de moi !

**Giles :** Mais tu es folle...

**Mollie :** Parfait, je suis folle ! Pourquoi pas ? Peut-être que c'est drôle d'être fou ?

**Giles :** Nom de Dieu, qu'est-ce que tu....

**Paravicini :** Attention ! Attention ! J'espère que vous n'êtes pas tous les deux en train d'en dire plus que vous ne pensez. Ce sont des choses qui arrivent dans les querelles d'amoureux !

**Giles :** Querelles d'amoureux ! C'est ça, ouais !

(Giles se déplace à cour de la table)

**Paravicini :** (descendant vers le petit fauteuil) Je sais ce que c'est. Je connais évidemment. Je suis passé par là aussi. Ça arrive... Malheureusement d'ailleurs ! Il y a longtemps que vous êtes mariés ?

**Giles :** (allant vers le feu.) Ça ne vous regarde pas, Monsieur Paravicini.

**Paravicini :** (descendant face milieu.) Absolument pas. D'ailleurs, ce n'est pas pour ça que je suis venu. Le petit sergent Trotter a perdu ses skis. Il a l'air très ennuyé.

**Mollie :** Christopher !

**Giles :** Qu'est-ce qui te prend ?

**Paravicini :** (se déplaçant pour faire face à Giles.) Je me demandais, Monsieur Ralston, si vous les aviez rangés quelque part ?

**Giles :** Non, bien sûr que non.

(Le sergent Trotter entre par le fond jardin, contrarié.)

**Trotter :** Monsieur Ralston... Mme Ralston, l'un de vous deux a-t-il enlevé mes skis de l'armoire où nous les avons mis ?

**Giles :** Certainement pas !

**Trotter :** Quelqu'un les a pris.

**Paravicini :** (se déplaçant à jardin de Trotter.) Et vous, qu'est-ce qui vous a pris de les chercher, comme ça, subitement ?

**Trotter :** Il y a toujours autant de neige. Je voulais aller au poste de police de Market Hampton faire un rapport sur la situation. J'ai besoin d'aide ici.

**Paravicini :** Je vois ! Et maintenant vous ne le pouvez plus... Quelqu'un a voulu vous en empêcher. Mais il pourrait y avoir une autre raison. Quelqu'un a pu vouloir filer...

**Giles :** Pourquoi as-tu crié "Christopher" là, tout de suite ?

**Mollie :** Pour... rien.

**Paravicini :** (gloussant.) Ainsi notre jeune architecte a décampé, c'est intéressant ça, très intéressant.

**Trotter :** Cela est-il exact, Madame Ralston ?

(Il va jusqu'au centre de la table. Wren entre, descendant des escaliers fond cour, et va jusqu'au divan.)

**Mollie :** Oh, merci ! Christopher !

**Trotter :** (traversant vers Wren.) Monsieur Wren, avez-vous pris mes skis ?

**Christopher Wren :** (surpris.) Vos skis ? Mon dieu, non ! Pourquoi les aurais-je pris ?

**Trotter :** Madame Ralston semblait penser... (il regarde Mollie.)

**Mollie :** Non, je pensais... Monsieur Wren est un très bon skieur. Il aurait pu les prendre pour... faire un peu d'exercice.

**Giles :** De l'exercice ?

(Il se déplace jusqu'au milieu de la table.)

**Trotter :** Bon, écoutez-moi bien. Ceci est une affaire sérieuse. Quelqu'un a supprimé ma seule chance de communication avec le monde extérieur. Je veux tout le monde ici, immédiatement.

**Paravicini :** Mademoiselle Casewell est montée dans sa chambre.

**Mollie :** Je vais la chercher.

(Mollie sort par l'escalier fond cour. Trotter s'isole.)

**Paravicini :** (descendant face jardin.) J'ai laissé le major Metcalf dans la salle à manger. (Il ouvre la porte face jardin et regarde à l'intérieur.) Major Metcalf ! Oh ! Il n'est plus là.

**Giles :** Je vais essayer de le trouver.

(Giles sort fond jardin. Mollie et Mlle Casewell reviennent des escaliers fond cour, Mollie va jusqu'à jardin de la table, et Mlle Casewell jusqu'à cour de la même table. Le major Metcalf entre, venant du salon.)

**Major Metcalf :** Vous avez besoin de moi ?

**Trotter :** C'est à propos de mes skis. (Il va jusqu'à cour du divan.)

**Major Metcalf :** Vos skis ?

**Paravicini :** (allant sous la voûte fond jardin et appelant.) Monsieur Ralston !

(Giles entre fond jardin et reste debout sous la voûte. Paravicini se retourne et va s'asseoir dans le petit fauteuil face jardin.)

**Trotter :** Qui a enlevé mes skis du débarras ?

**Mlle Casewell :** Pas moi en tout cas.

**Major Metcalf :** Je ne les ai pas touchés.

**Trotter :** Pourtant, ils ont disparu. (à Mlle Casewell.) Par où êtes-vous montée dans votre chambre ?

**Mlle Casewell :** Par l'escalier de service.

**Trotter :** Alors, vous êtes passée devant la porte du débarras !

**Mlle Casewell :** Si vous le dites. Mais je n'ai aucune idée de l'endroit où sont vos skis.

**Trotter :** (à Metcalf.) En fait, major Metcalf, vous étiez dans ce débarras aujourd'hui.

**Major Metcalf :** Oui, j'y étais.

**Trotter :** Au moment où Mme Boyle a été tuée.

**Major Metcalf :** A l'heure où Mme Boyle a été tuée, j'étais descendu à la cave.

**Trotter :** Est-ce que les skis étaient dans le débarras quand vous êtes passé par là ?

**Major Metcalf :** Je n'en ai pas la moindre idée.

**Trotter :** Vous ne les avez pas vus ?

**Major Metcalf :** Je ne m'en souviens pas !

**Trotter :** Vous devez vous rappeler si ces skis étaient là ou pas.

**Major Metcalf :** (il va jusqu'au divan et s'assied.) Ça ne sert à rien d'hurler dans mes oreilles. Je ne pensais pas à vos skis. Je m'intéressais aux caves. Oui, l'architecture de cet endroit est très... intéressante. J'ai poussé la porte, et j'ai continué mon chemin. Je ne peux pas vous dire si vos skis étaient là ou pas.

**Trotter :** (se déplaçant jusqu'à cour du divan.) Vous réalisez que vous aviez une excellente occasion de les prendre ?

**Major Metcalf :** Je vous l'accorde, si j'avais voulu, j'avais une excellente occasion.

**Trotter :** Ma question est : où sont-ils maintenant ?

**Major Metcalf :** Nous devons pouvoir les trouver si nous nous y mettons tous. Ce n'est pas comme chercher une aiguille dans une meule de foin. Ce sont des objets encombrants, des skis, ça se voit ! Allez, on va tous s'y mettre.

(Il se lève et traverse vers fond jardin.)

**Trotter :** Pas si vite, major Metcalf ! C'est peut-être ce qu'on souhaite que nous fassions.

**Major Metcalf :** Alors là, je ne vous suis pas du tout.

**Trotter :** C'est simple, je dois me mettre à la place d'un cerveau fou et rusé. Que souhaitez-t-il que nous fassions et que se propose-t-il de faire ensuite ? Il faut que j'essaie de rester un pas en avant. Sinon, il y aura un autre mort.

**Mlle Casewell :** C'est une idée fixe.

**Trotter :** Oui, mademoiselle Casewell, c'est une idée fixe. Trois souris aveugles. Deux

souris supprimées... il y a une troisième souris à protéger ! (descendant face, tournant le dos au public.) Vous êtes là ! Vous êtes six à m'écouter. L'un de vous est un tueur !

(Il y a une pause. Ils sont tous affectés et se regardent les uns les autres, mal à l'aise.)

L'un de vous est un tueur. (Il se déplace vers le feu.) Je ne sais pas encore lequel, mais je le saurai. Et un autre d'entre vous est la prochaine victime. C'est à cette personne que je m'adresse. (Il traverse vers Mollie.) Mme Boyle n'a rien voulu me dire : elle est morte. (Il monte vers milieu.) Vous, vous tous, vous me résistez... Un bon conseil, ne faites pas ça ! Vous êtes en danger, le meurtrier a déjà tué deux fois, il ne va pas hésiter à frapper une troisième fois. (Déplacement à jardin du major Metcalf.) Et je vous assure que je ne sais pas lequel d'entre vous a besoin de protection.

(Pause. Descendant vers face milieu et tournant le dos au public.)

Allons, voyons, s'il y a quelqu'un ici qui a quoi que ce soit, même la plus petite chose à se reprocher dans cette histoire, il ferait mieux de s'en débarrasser. Maintenant.

(Pause.)

Comme vous voulez. J'attraperai le tueur, je n'ai aucun doute là-dessus, mais ce sera peut-être trop tard pour l'un d'entre vous. (Il passe derrière la table.)

Et je vais vous dire autre chose. Le tueur s'amuse de tout ceci. Oui, il s'amuse beaucoup.

(Pause. Il regarde à l'extérieur, puis s'assied au bout jardin du siège fenêtre.)

Très bien ! Libre à vous. Vous pouvez disposer.

(Le major Metcalf sort par la salle à manger face jardin. Wren monte l'escalier fond cour. Mlle Casewell va vers le feu et s'appuie sur l'encadrement de cheminée. Giles se déplace vers milieu et Mollie suit. Giles s'arrête et se tourne vers jardin. Mollie lui tourne le dos et va derrière le fauteuil milieu. Paravicini se lève et va côté jardin de Mollie.)

**Paravicini** : A propos de disposer, chère Madame Ralston, est-ce que vous avez jamais cuisiné des foies de volaille, servis sur un toast préalablement recouvert d'une épaisse couche de foie gras, elle même recouverte d'une fine tranche de bacon, juste effleurée par un soupçon de moutarde fraîche ? Je peux venir avec vous à la cuisine, et nous allons voir ce que nous pouvons comploter ensemble. Ce serait une charmante occupation.

(Paravicini prend la main droite de Mollie et commence à remonter vers fond jardin.)

**Giles** : (prenant le bras gauche de Mollie.) Je suis là pour aider ma femme, Paravicini.

(Mollie se dégage de l'emprise de Giles.)

**Paravicini** : Oh la la, votre mari ne veut pas vous laisser seule avec moi... Normal, vu les

circonstances. (Mollie se dégage de l'emprise de Paravicini.) Il a peur pour vous... Il craint sans doute mes tendances sadiques... (il louche vers Mollie.) Un mari est toujours une chose gênante. (il embrasse ses doigts.) Arrivederci...

**Mollie :** Je suis sûre que Giles ne pense pas...

**Paravicini :** Il est très sage. Il ne veut pas prendre de risques. Il a raison. (il descend jusqu'à jardin du fauteuil milieu.) Comment puis-je vous prouver ou lui prouver, ou prouver au sergent-inspecteur là-bas, que je ne suis pas un maniaque homicide ? Très difficile de prouver une négation. D'ailleurs, peut-être que je suis celui qui fait... (il fredonne l'air des "Trois souris".)

**Mollie :** Oh, pas ça !

(Elle va jusqu'au dossier du fauteuil milieu.)

**Paravicini :** Vous n'aimez pas cette petite chanson ? La fermière, elle a coupé leurs queues avec un couteau à découper - snic- snic snic. Juste ce qu'un enfant adore. De cruelles petites choses, les enfants... hein ? (se penchant en avant.) Il y a des enfants qui ne grandissent jamais.

(Mollie a un cri effrayé.)

**Giles :** (Allant jusqu'à jardin de la table.) Arrêtez d'effrayer ma femme...

**Mollie :** Excusez-moi, excusez-moi, mais, vous voyez, c'est moi qui ai trouvé Mme Boyle. Son visage était écarlate, je n'arrive pas à l'oublier...

**Paravicini :** Je sais... C'est difficile d'oublier les choses, n'est-ce pas... Surtout vous, vous n'êtes pas du genre qui oublie.

**Mollie :** (avec incohérence.) Je dois, préparer le dîner, les épinards, les patates... S'il-te-plait, Giles !

(Giles et Mollie sortent par la voûte fond jardin. Paravicini s'appuie sur le côté cour de la voûte et les regarde partir en ricanant. Mlle Casewell est debout près de la cheminée, perdue dans ses pensées.)

**Trotter :** (se levant et traversant jusqu'à cour de Paravicini.) Qu'est-ce que vous lui avez dit pour la bouleverser ?

**Paravicini :** Moi, sergent ? Oh, juste une petite blague innocente. J'aime beaucoup les petites blagues innocentes.

**Trotter :** Il y a des blagues innocentes et d'autres qui ne le sont pas tellement.

**Paravicini :** (descendant face milieu.) Là, je me demande vraiment ce que vous voulez dire, sergent.

**Trotter :** Je me demande aussi un certain nombre de choses à votre sujet, monsieur Paravicini.

**Paravicini** : Est-ce possible ?

**Trotter** : Je me suis posé des tas de questions sur cette voiture qui, en principe, vous appartient, et sur la façon dont elle s'est retournée... fort à propos dans une rafale de neige.

(Il fait une pause et tire le rideau.)

**Paravicini** : Fort mal à propos, vous voulez dire, sergent ?

**Trotter** : (se déplaçant vers jardin de Paravicini.) Cela dépend de quel point de vue on se place. Vous étiez en route pour où exactement ? Quand vous avez eu cet... accident ?

**Paravicini** : Oh... Je me rendais chez un ami.

**Trotter** : Une amie ?

**Paravicini** : Non, un ami.

**Trotter** : Un ami. Dans le voisinage ?

**Paravicini** : Pas très loin d'ici.

**Trotter** : Et quel est le nom et l'adresse de cet ami ?

**Paravicini** : Enfin, vraiment, sergent Trotter, est-ce que cela a une importance maintenant ? Quel rapport avec ces fâcheuses circonstances ? (il s'assied côté cour du divan.)

**Trotter** : Nous aimons toujours avoir un maximum d'informations... Comment disiez-vous que cet ami s'appelait ?

**Paravicini** : Eh... je ne l'ai pas dit.

(Il prend un cigare d'un étui dans sa poche.)

**Trotter** : Non, vous ne l'avez pas dit... et il semble que vous ne soyez pas très disposé à le dire. (Il s'assied sur le bras droit du divan.) C'est très intéressant.

**Paravicini** : Sergent, considérez que j'ai une infinité de bonnes raisons pour ne rien dire... la discrétion... Il faut toujours penser à être discret... Il y a, par exemple, les maris jaloux... (il coupe son cigare.)

**Trotter** : Vous devriez vous maquiller plus habilement, Monsieur Paravicini. C'est tellement visible que, forcément, on se demande pourquoi vous le faites.

**Paravicini** : Alors après avoir posé des questions, voilà que vous vous en posez à vous-même ! C'est pousser la conscience professionnelle très loin !

**Trotter** : Parfaitement, et je me fais aussi des réponses si je n'en obtiens pas.

**Paravicini** : Bien, bien, essayez encore, c'est-à-dire si vous avez d'autres questions à poser bien sûr.

**Trotter** : Une ou deux. D'où veniez-vous hier soir ?

**Paravicini** : Ah bien ! Ça, c'est facile... De Londres !

**Trotter** : Quelle adresse à Londres ?

**Paravicini :** Au Ritz. J'y descends toujours.

**Trotter :** C'est très agréable, j'en suis sûr. Quel est votre adresse habituelle ?

**Paravicini :** J'ai horreur des habitudes !

**Trotter :** Votre métier ? Votre travail ?

**Paravicini :** Je joue sur les marchés.

**Trotter :** Musicien ?

**Paravicini :** Mais non ! Quelle horreur ! Musicien ! Et pourquoi pas comédien ? Non, je suis courtier. Je fais des affaires.

**Trotter :** Cessez de plaisanter, Paravicini. Vous êtes toujours si sûr de vous. Mais je me méfierais à votre place. Vous êtes mêlé à un meurtre, et le meurtre n'est pas une plaisanterie ou un jeu...

**Paravicini :** Pas même ce meurtre là ? (il émet un petit gloussement et regarde de côté vers Trotter.) Mon Dieu, vous êtes sérieux sergent Trotter. J'ai toujours pensé que les policiers n'avaient pas du tout d'humour. (il se lève) L'interrogatoire est fini ?

**Trotter :** Pour le moment... Oui.

**Paravicini :** Merci beaucoup ! Je vais aller à la recherche de vos skis dans le salon. Juste au cas où quelqu'un les aurait glissés dans le piano à queue.

(Paravicini sort face cour. Trotter le regarde sortir fronçant le sourcil, descend vers la porte et l'ouvre, Mlle Casewell traverse tranquillement vers l'escalier fond cour. Trotter referme la porte.)

**Trotter :** (sans tourner la tête.) Une minute, je vous prie...

**Mlle Casewell :** (s'arrêtant au pied de la voûte fond cour.) C'est à moi que vous parlez ?

**Trotter :** Oui. Asseyez-vous. (Il arrange le fauteuil pour elle, Mlle Casewell le regarde prudemment.)

**Mlle Casewell :** Bien. Que voulez-vous ?

**Trotter :** Vous avez peut-être entendu certaines des questions que je posais à monsieur Paravicini ?

**Mlle Casewell :** Je les ai toutes entendues.

**Trotter :** J'aimerais avoir quelques renseignements sur vous.

**Mlle Casewell :** (s'asseyant enfin.) Que voulez-vous savoir ?

**Trotter :** Votre nom complet... s'il vous plaît ?

**Mlle Casewell :** Leslie Margaret (Pause. Trotter lisse ses cheveux avec ses doigts.)  
Katherine Casewell.

**Trotter :** Katherine...

**Mlle Casewell :** Avec un 'K'...

**Trotter :** Évidemment. Adresse ?

**Mlle Casewell :** Villa Mariposa, allée des Pins dorés, Majorca.

**Trotter :** C'est en Italie ?

**Mlle Casewell :** C'est une île, une île espagnole.

**Trotter :** Je vois. Et votre adresse en Angleterre ?

**Mlle Casewell :** Manoir Monkswell.

**Trotter :** Pas d'autres adresses ?

**Mlle Casewell :** Non.

**Trotter :** Depuis quand êtes-vous en Angleterre ?

**Mlle Casewell :** Une semaine.

**Trotter :** Et où avez-vous logée depuis votre arrivée ?

**Mlle Casewell :** Au Ledbury Hotel, Knightsbridge.

**Trotter :** Je vois. Près de Hyde Park à Londres. J'aimerais savoir, Mlle Casewell, comment vous vous êtes retrouvée au manoir Monkswell ?

**Mlle Casewell :** Je voulais quelque chose de calme, dans la région.

**Trotter :** Combien de temps pensez-vous rester ici ?

**Mlle Casewell :** Jusqu'à ce que j'aie fini ce que je suis venue faire.

**Trotter :** Et c'est ? (il se lisse les cheveux, se lève et va près de Mlle Casewell.) Pourquoi êtes-vous ici ?

**Mlle Casewell :** Comment ?

**Trotter :** Qu'êtes-vous venue faire ici ?

**Mlle Casewell :** Je vous demande pardon. Je songeais à autre chose.

**Trotter :** Vous n'avez pas répondu à ma question.

**Mlle Casewell :** Je ne vois aucune raison valable pour y répondre... Il s'agit d'une affaire qui me concerne, une affaire strictement privée.

**Trotter :** J'insiste, Mlle Casewell...

**Mlle Casewell :** (se levant et allant vers le feu.) Oh non. Je vous en prie... il est inutile de continuer encore sur le même sujet...

**Trotter :** Voyez-vous un inconvénient à me dire votre âge ?

**Mlle Casewell :** Pas du tout. C'est sur mon passeport. J'ai 28 ans.

**Trotter :** 28 ans ?

**Trotter :** Y-a-t-il quelqu'un dans ce pays qui peut répondre de vous ?

**Mlle Casewell :** Ma banque vous rassurera sur ma situation financière. Je peux aussi vous donner le nom d'un notaire, un homme très discret. Je ne suis malheureusement pas dans la position de vous donner une référence sociale. J'ai vécu la plupart de ma vie à l'étranger.

**Trotter :** À Majorque.

**Mlle Casewell :** Là, et à d'autres endroits.

**Trotter :** Êtes-vous né à l'étranger ?

**Mlle Casewell :** Non. J'ai quitté l'Angleterre quand j'avais 17 ans.

(Pause. Tension perceptible.)

**Trotter :** Vous savez, je n'arrive pas à y voir tout à fait clair avec vous.

(Il recule légèrement vers cour.)

**Mlle Casewell :** C'est important ?

**Trotter :** Je ne sais pas. (Il s'assied dans le fauteuil milieu.) Que faites-vous ici ?

**Mlle Casewell :** On dirait que cela vous inquiète.

**Trotter :** Ça m'inquiète, oui... (Il la fixe) Vous vous appelez Casewell quand vous avez quitté l'Angleterre ?

**Mlle Casewell :** C'est mon nom aujourd'hui.

**Trotter :** Quel était votre nom avant ? Allons...

**Mlle Casewell :** Qu'est-ce que vous essayez de prouver ?

(Elle perd son calme.)

**Trotter :** Je veux savoir quel était votre nom quand vous avez quitté l'Angleterre.

**Mlle Casewell :** Il y a longtemps. J'ai oublié.

**Trotter :** Il y a des choses qu'on n'oublie pas.

**Mlle Casewell :** C'est possible.

**Trotter :** Le chagrin, le désespoir...

**Mlle Casewell :** Peut-être bien...

**Trotter :** Quel est votre vrai nom ?

**Mlle Casewell :** Je vous l'ai dit ? Leslie Margaret Katherine Casewell.

(Elle s'assied sur le petit fauteuil face jardin.)

**Trotter :** Katherine... (se levant) Bon sang, que faites-vous ici ?

**Mlle Casewell :** Je... Oh... J'étais... (elle se lève, va jusqu'au divan et s'y laisse tomber. Elle pleure secouée de sanglots.) Oh, je donnerais n'importe quoi pour n'être jamais venue.

(Trotter surpris va jusqu'à jardin du divan. Wren entre par la porte face cour.)

**Christopher Wren :** (venant jusqu'à cour du divan.) Je croyais que la police n'avait pas le

droit de torturer les gens.

**Trotter :** Je n'ai fait qu'interroger Mademoiselle Casewell.

**Christopher Wren :** L'interroger ? Vous appelez cela un interrogatoire ? Regardez dans quel état elle se trouve ! (A Mlle Casewell.) Qu'est-ce qu'il a fait ?

**Mlle Casewell :** Ce n'est rien. J'ai pensé à ce meurtre horrible. (Elle se lève et fait face à Trotter.) Cela m'a pris tout d'un coup. Je monte dans ma chambre.

(Mlle Casewell sort par l'escalier fond cour. Trotter la suit et la regarde partir.)

**Trotter :** C'est impossible... je ne peux pas y croire...

**Christopher Wren :** (remontant s'appuyer sur le dossier de la chaise devant le bureau.) Eh bien, sergent, qu'est-ce qui vous arrive ? On dirait que vous avez vu un fantôme !

**Trotter :** (retrouvant ses manières habituelles.) Il ne s'agit pas d'un fantôme mais de quelque chose que j'aurais du voir avant ! J'ai été myope comme une taupe, mais maintenant je suis en mesure d'arriver quelque part.

**Christopher Wren :** (avec impertinence) La police tient une piste.

**Trotter :** (allant à Wren, menaçant) Oui, Monsieur Wren, la police a enfin une piste. Je veux de nouveau tout le monde ici. Savez-vous où ils sont ?

**Christopher Wren :** (se déplaçant à cour de Trotter.) Mollie et Giles sont dans la cuisine. J'ai aidé le major Metcalf à chercher vos skis dans les endroits les plus invraisemblables, sans succès. Je ne sais pas où se trouve Paravicini.

**Trotter :** Je vais essayer de le trouver. Occupez-vous des autres.

**Christopher Wren :** Bien. Mobilisation générale, alors !

(Wren sort fond jardin, Trotter ouvre la porte face cour.)

**Trotter :** Monsieur Paravicini ! (passant devant le divan.) Monsieur Paravicini. (retournant vers la porte et criant.) Paravicini ! (il remonte vers la table. Paravicini entre gaiement par la porte face cour.)

**Paravicini :** Oui, sergent. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Le petit sergent a perdu ses skis et ne sais pas comment faire pour les retrouver. Laissez-les tranquilles et ils reviendront à la maison tirant derrière eux un meurtrier.

(Le major Metcalf entre par la voûte fond jardin, Giles et Mollie suivent avec Wren.)

**Major Metcalf :** Qu'est-ce qui se passe encore ?

(Il descend vers le feu.)

**Trotter :** Asseyez-vous, Major, Mme Ralston...

(Personne ne s'assied, Mollie va au-dessus du fauteuil cour, Giles se déplace jusqu'à jardin de la table et Wren reste debout entre eux.)

**Mollie :** Vous avez besoin de moi tout de suite, sergent, parce que j'ai des choses sur le feu...

**Trotter :** Il y a des choses plus importantes que les repas, Mme Ralston. Madame Boyle, par exemple, n'aura plus besoin de repas.

**Major Metcalf :** Vous présentez les choses sans aucun tact, sergent.

**Trotter :** Je suis désolé, mais j'ai besoin de coopération et j'ai l'intention de l'obtenir. Monsieur Ralston, voulez-vous, s'il vous plaît, aller chercher Mlle Casewell ? Elle est montée dans sa chambre. Dites-lui qu'il y en aura seulement pour quelques minutes.

(Giles sort par l'escalier fond cour)

**Mollie :** Avez-vous retrouvé vos skis, sergent ?

**Trotter :** Non, Mme Ralston, mais je peux dire avec certitude qui les a dérobés et la raison pour laquelle on les a pris. Je n'en dirai pas plus pour l'instant.

**Paravicini :** Surtout n'en faites rien. (Il remonte vers la chaise de bureau.) Un peu de suspense. Il faut toujours garder le dénouement pour la fin. Je trouve ça très excitant, le dernier chapitre !

**Trotter :** (avec réprobation.) Ce n'est pas un jeu, Paravicini.

**Christopher Wren :** Non ! Vous ne pensez pas ! Eh bien, moi, je crois qu'il y a au moins quelqu'un ici qui doit bien s'amuser.

**Paravicini :** Vous pensez que le meurtrier s'amuse... Peut-être ! Peut-être !

(Il s'assied sur la chaise du bureau. Giles et Mlle Casewell, tout à fait calme maintenant, entrent par l'escalier fond cour.)

**Mlle Casewell :** Qu'est-ce qui se passe encore ?

**Trotter :** Asseyez-vous Mlle Casewell, Madame Ralston... Major.

(Mlle Casewell s'assied sur le bras droit du divan, Mollie descend et s'assied dans le fauteuil milieu. Giles reste debout au pied de l'escalier. Trotter parle très officiellement.)

Et maintenant, écoutez-moi tous très attentivement. (il s'assied au milieu à la table.) Quand Mme Boyle a été tuée, j'ai enregistré vos déclarations. Elles avaient trait à votre position au moment où le crime a été commis. Ces déclarations étaient les suivantes : (il consulte son carnet.) Mme Ralston dans la cuisine... Monsieur Paravicini jouait du piano dans le salon... Monsieur Ralston dans sa chambre... Monsieur Wren dans sa chambre également... Mlle Casewell dans la bibliothèque, le Major Metcalf (il fait une pause et regarde le major) dans la

cave.

**Major Metcalf** : Correct !

**Trotter** : Je n'ai aucun moyen de vérifier vos dires. Pour traduire cela en clair, cinq de ces déclarations sont vraies mais la sixième est fausse... laquelle ?

(Il fait une pause tandis qu'il les regarde les uns après les autres.)

Cinq d'entre vous disent la vérité, l'un d'entre vous ment. J'ai un plan qui va me permettre de découvrir le menteur. Et si je découvre celui d'entre vous qui a menti... alors je saurai qui est le meurtrier.

**Mlle Casewell** : Pas nécessairement. Quelqu'un peut avoir menti... pour une autre raison.

**Trotter** : Permettez-moi d'en douter.

**Giles** : Mais où voulez-vous en venir ? Vous venez de dire que vous n'aviez aucun moyen pour vérifier nos déclarations.

**Trotter** : Non. Mais supposez que chacun doive refaire les mêmes actions une deuxième fois.

**Paravicini** (soupirant) : Oh la la... encore cette vieille histoire... la reconstitution du crime.

**Giles** : C'est une étrange idée.

**Trotter** : Pas de reconstitution du crime, Monsieur Paravicini. Mais reconstitution de vos déplacements... apparemment innocents.

**Major Metcalf** : Qu'est-ce que vous espérez en apprendre ?

**Trotter** : Vous ne m'en voudrez pas si je ne vous le dis pas pour l'instant.

**Giles** : Vous voulez une répétition ?

**Trotter** : C'est tout à fait ça !

**Mollie** (Elle se lève) : C'est un piège !

**Trotter** : Que voulez-vous dire ?

**Mollie** : C'est un piège, je suis certaine que c'est un piège !

**Trotter** : Je veux seulement que vous fassiez tous exactement ce que vous avez déjà fait une fois.

**Christopher Wren** : Mais je ne vois pas... je n'arrive pas à comprendre ce que vous espérez découvrir en nous faisant refaire les mêmes gestes ! C'est absurde !

**Trotter** : Vraiment Monsieur Wren ?

**Mollie** : Bien, vous pouvez vous passer de moi. Je suis trop occupée en cuisine.

(Elle veut partir.)

**Trotter** : Je ne me passerai de personne. À vous voir, on pourrait croire que vous êtes tous coupables ! Pourquoi êtes-vous d'aussi mauvaise volonté ?

**Giles** : Ok. Nous avons perdu assez de temps, sergent. Nous coopérons tous... Mollie ?

**Mollie** : (de mauvaise grâce) Très bien.

**Giles** : (va entre Trotter et Metcalf) Wren ?

**Christopher Wren** : (il fait oui de la tête)

**Giles** : Mlle Casewell ?

**Mlle Casewell** : Oui.

**Giles** : Paravicini ?

**Paravicini** : Oui, j'y consens.

**Giles** : Major ?

**Major Metcalf** : (lentement) Oui.

**Giles** : Nous ferons tous exactement ce que nous avons fait auparavant. C'est bien ça que vous voulez ?

**Trotter** : Les mêmes gestes, exactement, oui.

**Paravicini** : Alors, je vais retourner dans le salon... jouer l'air qui fait tant plaisir au meurtrier.

(Il chante en battant la mesure avec son doigt. Il descend face cour.)

**Trotter** : Pas si vite monsieur Paravicini. (à Mollie) Vous jouez au piano, Mme Ralston ?

**Mollie** : Oui.

**Trotter** : Et vous connaissez la musique des trois petites souris ?

**Mollie** : Nous la connaissons tous...

**Trotter** : Alors, vous pourrez la pianoter avec un doigt comme l'a fait Monsieur Paravicini ? (Mollie fait oui de la tête.) Bien. Voulez-vous, s'il-vous-plaît, aller dans le salon, vous asseoir au piano et attendre pour jouer que je vous donne le signal.

**Paravicini** : Mais sergent... j'avais compris que chacun de nous devait répéter les mêmes gestes que la première fois.

**Trotter** : Les mêmes gestes seront faits, mais pas nécessairement par les mêmes personnes. (Mollie traverse cour au-dessus du divan.) Merci, Mme Ralston.

(Paravicini lui ouvre la porte. Mollie sort.)

**Giles** : Je ne vois pas où vous voulez en venir sergent.

**Trotter** : C'est un moyen de vérifier vos déclarations, et une déclaration en particulier. Maintenant, je vais assigner à chacun de vous ses nouvelles places. Monsieur Wren, voulez-vous, s'il-vous-plaît, aller surveiller le diner de Mme Ralston à la cuisine. Vous aimez faire la cuisine, je crois ?

**Christopher Wren** : C'est malin !

(Wren sort fond jardin.)

**Trotter :** Major Metcalf, vous irez dans la chambre de Monsieur Ralston pour examiner le téléphone. Monsieur Paravicini, vous montez dans la chambre de Monsieur Wren. Par l'escalier de service. Mlle Casewell, pouvez-vous aller visiter les caves ? Wren vous montrera le chemin. Il faut évidemment reproduire mes propres actions. Monsieur Ralston, voulez-vous bien sortir par cette fenêtre et suivre le câble du téléphone jusqu'à la porte d'entrée ? Vu le temps, c'est le moins agréable, mais vous êtes sans conteste la personne la plus coriace ici.

**Major Metcalf :** Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

**Trotter :** (allant à la radio, l'allumant et l'éteignant.) Moi, je prendrai le rôle du cadavre... le rôle de Mme boyle.

**Major Metcalf :** Vous prenez des risques !

**Trotter :** Vous resterez tous où vous êtes jusqu'au moment où je vous rappellerai. Que chacun aille à sa place !

(Metcalf sort fond cour. Mlle Casewell se lève et sort fond jardin. Giles passe derrière la table et ouvre le rideau. Trotter fait signe à Paravicini de sortir.)

**Paravicini :** Je trouve ce petit jeu ridicule !

**Trotter :** Ce n'est pas un jeu, Paravicini !

(Il sort fond jardin en haussant les épaules.)

**Giles :** Pas d'objection à ce que je mette un manteau ?

**Trotter :** Je vous le conseille même !

(Giles va chercher son manteau dans l'entrée, le met et revient vers la fenêtre. Trotter se déplace au milieu devant la table et écrit sur son carnet.)

Prenez ma lampe de poche, elle est derrière le rideau.

(Giles escalade la fenêtre et sort. Trotter traverse jusqu'à la porte de la bibliothèque et sort fond cour, après un court instant, il entre à nouveau, éteint la lumière de la bibliothèque, va vers la fenêtre, la ferme et tire les rideaux. Il traverse vers le feu et s'effondre dans le grand fauteuil fond jardin. Après une pause, il se lève et va vers la porte face cour, il appelle...)

Mme Ralston... comptez jusqu'à vingt et commencez à jouer.

(Il ferme la porte face cour, va à l'escalier fond cour et jette un coup d'œil. On entend le piano. Après une pause, il redescend face jardin, éteint les appliques murales de la cheminée, puis remonte fond jardin et éteint les appliques cour. Il descend rapidement vers la lampe de la table du divan et l'allume, puis descend vers la porte face cour, il appelle...)

Mme Ralston... Mme Ralston...

(Mollie entre face cour et se déplace au-dessus du divan.)

**Mollie :** Oui. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est ?

(Trotter ferme la porte face cour et s'appuie dessus.)

**Mollie :** Vous avez l'air content de vous ! Vous avez obtenu ce que vous vouliez ?

**Trotter :** J'ai obtenu exactement ce que je voulais.

**Mollie :** Vous savez qui est le meurtrier ?

**Trotter :** Oui. Je sais !

**Mollie :** Lequel d'entre eux ?

**Trotter :** Vous devriez le savoir, Mme Ralston.

**Mollie :** Moi ?

**Trotter :** Oui, vous. Vous avez été très étourdie, vous savez. Vous avez couru un grand risque d'être tuée en ne voulant rien me dire. Vous avez été en sérieux danger plus d'une fois.

**Mollie :** Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

**Trotter :** (se déplaçant lentement au-dessus de la table du divan jusqu'à jardin du divan, encore tout à fait naturel et amical.) Allons, Mme Ralston... Nous autres policiers, nous ne sommes pas tout à fait aussi bornés que vous le croyez. Depuis le début, j'ai compris que vous aviez une connaissance étonnante de l'affaire de la ferme Longridge. Vous saviez que Mme Boyle était le juge concerné. En fait, vous saviez tout. Pourquoi ne pas en avoir parlé ?

**Mollie :** (très émue) Je ne comprends pas... je voulais oublier...

(Elle s'assied au bout cour du divan.)

**Trotter :** Votre nom de jeune fille est Waring ?

**Mollie :** Oui.

**Trotter :** Mademoiselle Waring. Vous étiez institutrice... à l'école où allait le plus jeune des enfants ?

**Mollie :** Oui.

**Trotter :** Dites-moi... Est-il vrai que l'enfant qui est mort avait réussi à vous poster une lettre ? Est-il vrai que Jimmy s'était tourné vers vous...

(Il s'assied sur le divan. Mollie est paralysée, elle fait 'oui' de la tête.)

**Trotter :** Cette lettre était un appel au secours... Il appelait au secours sa gentille institutrice... Vous n'avez jamais répondu à cette lettre...

**Mollie :** Je ne pouvais pas...

**Trotter :** La gentille petite institutrice...

**Mollie :** Je n'ai jamais eu cette lettre...

**Trotter :** Le sort de Jimmy vous était complètement égal...

**Mollie :** Non. Oh, non. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Ces jours-là, j'étais malade... vraiment malade... couchée avec une pneumonie. C'est plus tard, quand je suis revenue à l'école, que j'ai pu prendre connaissance de la lettre... C'était... Jimmy était mort... (Elle ferme les yeux.) Il était mort... en attendant que je fasse quelque chose... espérant et perdant petit à petit espoir... ça m'a toujours obsédé depuis... Si seulement j'avais su, si seulement je n'avais pas été malade... C'est monstrueux que de telles choses puissent arriver...

**Trotter :** (d'une voix tout à coup déformée.) Oui, c'est monstrueux !

(Il sort un revolver de sa poche.)

**Mollie :** Je croyais que la police anglaise ne portait pas de revolver...

(Tout à coup, elle voit le visage de Trotter et pousse un cri d'horreur.)

**Trotter :** C'est vrai. Mais je ne suis pas un inspecteur, Mme Ralston. J'ai appelé d'un téléphone public, j'ai dit que je parlais du commissariat central et que le sergent Trotter était en route. J'ai coupé les fils du téléphone avant d'arriver à la porte d'entrée. Vous savez qui je suis Mme Ralston ? Vous devez le savoir. Je suis Georgie... Je suis le frère aîné de Jimmy.

**Mollie :** Non !

**Trotter :** George Corrigan.

**Mollie :** Oh !

(Elle regarde autour d'elle, effarée.)

**Trotter :** Je vous conseille de ne pas crier, Mme Ralston. Si vous le faites... je tire... j'aimerais vous parler un peu. J'ai dit que j'aimerais vous parler un peu. Jimmy est mort. (Ses manières deviennent très simples et enfantines.) Cette horrible femme l'a tué. On l'a mise en prison. Mais la prison, ce n'était pas un châtement suffisant pour elle. Alors, j'ai juré, j'ai juré que je la tuerais un jour... et je l'ai fait. Dans le brouillard... C'était drôle. J'espère que Jimmy le sait. « Je les tuerais tous. » C'est ce que je m'étais promis. Parce que les adultes peuvent faire ce qu'ils veulent. (Gaiement) Et je vais vous tuer, vous aussi, bientôt...

**Mollie :** (essayant d'être persuasive) Vous, vous ne sortirez pas vivant d'ici, vous...

**Trotter :** (pitoyable) C'est vrai... Ils ont pris mes skis... je ne peux pas les trouver. Mais cela n'a pas d'importance. Ça m'est égal de pouvoir m'en aller ou pas. Je suis si fatigué. C'était tellement drôle de vous regarder vous agiter, tous... De faire semblant d'être un policier, d'attendre le moment propice...

**Mollie :** Ce revolver va faire beaucoup de bruit.

**Trotter :** Oui, oui... Il vaut beaucoup mieux faire sans...

(Il dépose l'arme sur la table et s'approche lentement d'elle, sifflant l'air des trois souris.)

La dernière petite souris prise dans le piège...

(Il se penche sur elle et l'étrangle... Mlle Casewell et le major apparaissent sous la voûte fond jardin.)

**Mlle Casewell :** Georgie ! Georgie ! Tu me reconnais ? Georgie ! Arrête ! S'il te plait ! (Il lâche Mollie qui s'effondre.) Regarde-moi. Tu te rappelles de la ferme ? Des animaux. Du gros cochon. Et du jour où le taureau nous a poursuivis dans le champ. Et les chiens...

(Elle s'approche.)

**Trotter :** Les chiens ?

**Mlle Casewell :** Oui. Spot et Wayne.

**Trotter :** Kathy ?

**Mlle Casewell :** Oui, Kathy, tu me reconnais...

**Trotter :** Kathy, c'est toi. Qu'est-ce que tu fais ici ?

**Mlle Casewell :** Je suis venue en Angleterre pour te chercher. Tu as bien changé. Tu étais si frêle quand je suis partie... Je ne t'ai pas reconnu... jusqu'à ce que tu tripotes tes cheveux comme tu faisais avant... quand nous étions petits.

(Trotter à la main dans ses cheveux.)

Oui, comme ça... tu faisais toujours ça... Allez, viens, viens près de moi... (Fermement) Tu dois venir avec moi !

**Trotter :** Où irons-nous ?

**Mlle Casewell :** (doucement, maternellement.) Tout va bien Georgie. Tout va bien. Je vais t'emmener quelque part où on veillera sur toi. Tu as besoin de soins. Il ne faut plus que tu fasses de mal. Viens, viens.

(Elle sort conduisant Trotter par la main. Le major entre dans la pièce. Giles arrive.)

**Major Metcalf :** Monsieur Ralston, occupez-vous de votre femme.

(Il sort rejoindre Trotter et Casewell. Giles se précipite vers Mollie et la prend dans ses bras.)

**Giles :** Mollie, Mollie, tout va bien ?

**Mollie :** Oh, Giles, c'est affreux...

**Giles :** Qui aurait pu penser que Trotter...

**Mollie :** Il est fou, tout à fait fou...

**Giles :** Oui... Mais pourquoi s'en prendre à toi ?

**Mollie :** Je suis mêlée à cette histoire parce que j'enseignais à l'école. Il pensait que j'aurais pu sauver son frère... je ne pouvais pas...

**Giles :** Tu aurais du m'en parler.

**Mollie :** J'essayais d'oublier.

(Le major entre.)

**Major Metcalf :** La situation est sous contrôle. Il va se tenir tranquille, je lui ai administré un calmant... sa sœur est à ses côtés ! Le pauvre garçon est fou à lier... Heureusement, je l'avais à l'œil, son comportement avait éveillé mes soupçons.

**Mollie :** Que voulez-vous dire ?

**Giles :** Vous n'avez pas cru qu'il était policier ?

**Major Metcalf :** Le seul policier ici, mes amis, c'est moi !

**Mollie :** Vous ?

**Major Metcalf :** Dès que nous avons eu en main ce fameux carnet avec 'Manoir Monkswell' écrit dedans, nous avons tout de suite pensé qu'il était urgent d'envoyer quelqu'un sur les lieux. Nous avons intercepté le major Metcalf et j'ai pris sa place. Quand Trotter est arrivé, je n'ai plus rien compris...

**Mollie :** Et Mlle Casewell ?

**Major Metcalf :** C'est sa sœur. Elle l'a reconnu au dernier moment. Elle ne savait pas quoi faire... heureusement, elle est venue m'en parler juste à temps. Bien, si on jetait un œil dehors. (Il ouvre les rideaux.) La neige commence à fondre, je crois que nous devrions recevoir de l'aide assez vite. Oh, à propos, Mme Ralston, j'avais caché les skis sur le dessus du lit à colonnes, dans la chambre rose.

(Il sort.)

**Mollie :** Et moi qui croyais que c'était Paravicini.

**Giles :** J'ai été examiner sa voiture en douce. J'y ai trouvé bien des marchandises différentes mais pas d'armes. Je ne crois pas qu'il soit bien méchant, un peu filou sans doute...  
**Mollie,** Je croyais...

**Mollie :** Giles, mais que faisais-tu à Londres hier ?

**Giles :** Mais la même chose que toi mon amour.

**Mollie :** Oh tu y as pensé !

Noir. Rideau.